

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Souvenirs de D. Bosco racontés par lui-même		Page à relire: <i>La Société sans Dieu</i>	213
La parole du Pape	193	LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE: Grâces et faveurs	214
Un succès des Anciens élèves	195	Trésor Spirituel	215
L'Œuvre de D. Bosco dans l'Amérique du Sud: <i>A travers l'Argentine</i>	197	CHRONIQUE SALÉSIEUNNE Le Cardinal Bégin à l'Oratoire St François de Sales — <i>Verviers, Ypres, Ancone, Cuyaba, Brésil, Mosquera</i>	216
Bouvines et la mission de la France	199	Après la Commémoration du Serviteur de Dieu Dominique-Savio	219
Vie du Vénérable Jean Bosco	202	Bibliographie — Coopérateurs défunts	220
NOUVELLES DES MISSIONS DE D. BOSCO: Matto Grosso: <i>Un épidémie au milieu des Indiens</i>	203		
	210		

Defunctus adhuc loquitur.

Souvenirs de Don Bosco racontés par lui-même. ⁽¹⁾

À la suite de cette scène qui avait duré plus de deux heures, je me trouvais très fatigué, et je ressentais une telle faiblesse que je craignais de mourir cette nuit même; aussi demandai-je vite de pouvoir me confesser. Ayant à faire avec un Directeur qui connaissait déjà toute ma jeunesse, ce me fut très facile de lui confesser le reste de ma vie. Et comme je n'avais jamais ni parlé, ni écrit contre la Religion Catholique, une rétractation ne fut pas nécessaire.

Quand je reçus l'Absolution sacramentelle, il me sembla que le Prêtre m'enlevait un énorme fardeau de dessus mes épaules. Je retrouvai ce calme dont

je n'avais plus joui depuis dix ans. J'étreignais, je baisais et rebaisais la main du ministre sacré; oui, j'étais heureux autant qu'on peut l'être en ce monde.

Ma confession achevée, j'insistai pour recevoir le saint Viatique.

— Faites-moi la charité, dis-je au Directeur, d'aller trouver notre curé et demandez-lui pardon, car je ne l'ai pas écouté. Dites-lui en la raison. S'il le juge à propos, qu'il m'impose une pénitence publique ou une rétractation; je le ferai volontiers. S'il m'en croit digne, je désirerais que ce soir même le saint Viatique me soit apporté, car je crains que cette nuit ne soit la dernière.

Le curé vint; il m'assura avec bonté qu'il était prêt à m'aider dans tous mes

⁽¹⁾ Voir Bulletin de Juillet.

besoins spirituels et temporels, et il me porta la sainte Hostie qui mit le comble à ma consolation: je ne désirais après cela plus rien désormais sur cette terre. Mais alors je me dis que peut être les Vaudois allaient revenir. C'est qu'en effet dans de pareils cas, ils ont pour habitude de venir, retourner, et envoyer près du malade, et même de faire intervenir les autorités civiles pour défendre, disent-ils, la liberté de conscience.

Afin d'éviter tous ces ennuis et les malheurs qui auraient pu s'en suivre, l'on jugea bon de me faire transporter ailleurs, et l'on me porta dans une maison où l'on peut dire qu'il n'est pas une pierre qui ne soit imprégnée de la bénédiction du ciel (1). On craignait que ce transfert n'amenât quelque complication; mais, grâce à Dieu, tout se passa bien.

Mon confesseur demeura toute la nuit auprès de moi, et à l'aube, au son de l'Angelus, quand nous eûmes fait ensemble notre prière, il me dit:

— Cher Séverin, tu es bien préparé à mourir, et c'est là une grande grâce, une faveur extraordinaire que le Seigneur veut bien te faire. Mais je sens naître dans mon cœur une espérance: tu as toujours été dévot à Marie...

— Oh! oui, cette dévotion, je ne l'ai jamais oubliée, et je crois bien que c'est Marie qui m'a remis dans le bon chemin.

— Qui sait si cette bonne Mère ne veut pas encore te récompenser en cette vie même?

— Comment donc?

— En obtenant de son divin Fils ta guérison; et cela, afin que tu puisses venir en aide à ta mère et l'assister en ce qui concerne les pratiques religieuses, car tu sais qu'elle est d'un ca-

(1) Il fut transporté à l'Oratoire de S. François de Sales. Le confesseur et le directeur dont il est question ici et dans la suite, c'était D. Bosco.

ractère faible, et si tu n'es pas là, je crains beaucoup pour elle.

— Je suis dans les mains de Dieu: dites-moi ce que je dois faire et je le ferai.

— Une neuvaine à Marie Auxiliatrice.

— A quelle intention?

— Afin de demander à Dieu ta guérison, à la condition qu'elle ne soit pas contraire au bien de ton âme.

— Je sens que ma vie s'en va; mais si vous me conseillez de demander cette grâce, je le ferai bien volontiers: dites-moi donc ce que je dois faire pendant cette neuvaine, si je peux la faire jusqu'au bout...

— Eh bien tu réciteras trois *Pater, Ave*, et *Gloria Patri* en l'honneur du T. S. Sacrement, avec trois *Salve Regina* en l'honneur de Marie Auxiliatrice.

— Et si je guéris?

— Si tu guéris, tu te dévoueras pour ta mère tant qu'elle vivra, et tu te feras l'ardent propagateur de la dévotion à la T. S. Vierge auprès de tous ceux qui te paraîtront susceptibles de la comprendre.

— Je ferai tout ce que vous me dites: que le saint nom de Dieu soit toujours béni!

Le Directeur me donna alors sa bénédiction et je commençai la neuvaine indiquée. À partir de ce moment mon mal sembla rester stationnaire. Chaque jour je priais; chaque jour aussi le Directeur venait me demander si j'allais mieux, et comme il ne constatait aucune amélioration, il me répétait sans cesse: — Prions avec plus de foi: Dieu a quelque dessein sur toi. Confiance et prière!

Survint le huitième jour de la neuvaine: Eh bien! Séverin, comment es-tu? — me dit le cher Directeur, tout anxieux d'avoir de mes nouvelles.

— C'est toujours la même chose: ni mieux ni plus mal, mais la maladie me consume, et je suis à bout de forces.

— Confiance et prière; Marie est *Virgo potens*; courage: demain... qui sait!... espérons... — et il partit.

Durant toute cette nuit je n'eus pas le plus petit instant de repos, et lorsque le jour parut, je croyais vraiment m'en aller dans l'éternité. Je voulais appeler à l'aide, mais je ne pouvais proférer un seul mot. — C'est fini, me dis-je, et je récitai de tout cœur l'oraison jaculatoire: — Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon âme et ma vie, etc. etc.

Je passai alors deux heures sans savoir si j'étais mort ou encore en vie. Enfin, je me réveille en sursaut, tout couvert de sueur: je fais un retour sur

moi-même et je m'aperçois que je ne ressens plus aucun malaise. Je demande que l'on me donne quelque chose à boire; puis un bol de bouillon, et encore une seconde tasse. J'étais guéri!

Le confesseur arrive, et dès que je le vis, je m'écriai: — Je suis guéri; j'ai mangé, j'ai bu. La grâce est complète; je suis guéri.

Et il me répondit tout heureux;

— *Bénie soit toujours la souveraine bonté du Seigneur, et glorifiée soit dans tout l'univers Marie, la Mère du divin Sauveur. Comme elles sont toujours belles et vraies ces paroles de Saint Bernard: Il n'a jamais été entendu dire que l'on ait eu recours avec confiance à Marie sans avoir été exaucé! (1)*

La parole du Pape

Avec le 4 août nous entrons dans la XIIe année du Pontificat de S. S. Pie X. Unis à tous ses enfants les plus affectionnés, nous présentons au Vicaire de Jésus Christ, au Pasteur suprême de l'Eglise, au Père commun des fidèles, l'hommage du dévouement le plus absolu, des souhaits les plus sincères, des félicitations les plus cordiales. Salésiens et Coopérateurs, nous éprouvons le besoin de remplir ce devoir; ainsi nous a habitués Don Bosco. Et pour que cet hommage soit plus agréable au saint Pontife, nous reproduisons ici — pour notre commune instruction — deux documents du Saint-Siège.

Lisons-les avec affection, méditons-les; et, s'il est vrai que selon l'expression de Don Bosco, le nom de Coopérateur Salésien soit synonyme de *Catholique sincère*, ayons soin que la parole du Vicaire de Jésus-Christ trouve un écho fidèle dans nos esprits et dans nos volontés. Nous consolerons ainsi le cœur du grand Pontife, qui est accablé par les sollicitudes que lui procure le gouvernement de l'Eglise universelle.

I.

L'Eglise traverse une époque difficile, mais le secours du ciel ne lui fera jamais défaut (1).

L'Eglise continue à connaître des temps très difficiles. La contagion des doctrines funestes se glisse partout pour corrompre la foi du peuple chrétien et

(1) De l'allocution tenue par le St Père aux nouveaux cardinaux le 25 Mai dernier.

ses mœurs. Nous sommes contraint de subir presque chaque jour les assauts des hommes qui répudient le règne social de Dieu ou qui expulsent de la vie publique la religion.

Des consolations opportunes toutefois par la miséricorde de Dieu, ne Nous ont pas fait défaut, telles celles que Nous apportèrent l'an dernier les fêtes centenaires qui commémoraient avec l'Edit de Constantin, la paix et la liberté rendues à l'Eglise après tant de travaux et de peines. Nous ne pouvions, en effet, manquer d'être réconforté par les éclatantes manifestations de piété qui se sont succédé sans discontinuer. Durant ces mois-là, le monde catholique a confirmé de la sorte, généreusement, sa propre foi; et en même temps il a paru prendre dans ses mains la croix du Christ et la présenter au genre humain tourmenté comme l'unique source de la paix.

Aujourd'hui plus que jamais, cette paix est désirée. Nous voyons de toutes parts les classes diverses de la société se lever les unes contre les autres, les nations aussi contre les nations, Les conflits d'intérêts toujours plus après font éclater souvent entre eux, et d'une façon soudaine, des luttes affreuses. Il y a d'autre part sans doute, des hommes de bien, dignes de haute considération qui, se dévouant au bien des peuples et de la société humaine tout entière, s'appliquent ensemble à chercher les moyens d'empêcher les calamités des émeutes et les massacres des guerres et à assurer dans l'intérieur des nations et dans les rapports extérieurs des peuples, le bien perpétuel de la paix bienfaisante.

(1) Séverin, etc. pag. 44 et 141.

C'est un dessein excellent en vérité, mais qui restera stérile si on ne s'applique en même temps à enraciner profondément dans les cœurs les prescriptions de la justice et de la charité chrétienne. La tranquillité ou le trouble de la société civile ou de l'Etat ne dépendent pas tant de ceux qui gouvernent que de la multitude; mais quand les esprits ont été privés de la lumière de la révélation divine et qu'ils perdent l'habitude d'être contenus par la discipline de la loi chrétienne, quoi d'étonnant si les multitudes enflammées par des désirs ardents accourent à leur ruine commune, là où les poussent les habiles meneurs qui songent à leurs seuls intérêts personnels?

pour garantir le Christ et pour témoin l'histoire. Il y a justement cent ans, Rome, triomphante, recevait, parmi la joie du monde entier, son Pontife délivré de ses humiliations et de sa longue captivité. On put, admirer alors, comme ornée de l'auréole du martyr la constance de ce saint vieillard qui, seul, contre l'obstination d'un despote si puissant, avait résisté victorieusement.

Ce fut un bien grand miracle que l'évidente continuité en ce temps-là du secours perpétuel que le Christ Notre-Seigneur a promis à son Epouse. Pie VII ne serait pas sorti de pareilles angoisses si Dieu, conservateur de l'Eglise, ne l'avait pas sauvé contre l'attente universelle.



Elèves et novices de la Maison de Mosquera (Colombie).

L'Eglise, constituée par son divin Fondateur, gardienne de la justice et de la charité et maîtresse de vérité, est capable à elle seule d'assurer le salut commun. N'est-il pas conforme à la sagesse sociale, non seulement de la laisser librement remplir sa fonction, mais encore de l'aider de toutes façons? On tient une conduite bien différente, car la plupart du temps on se comporte à l'égard de l'Eglise comme si elle n'était pas la mère de la civilisation, comme si elle était, au contraire, l'ennemie du genre humain.

Mais nous ne devons pas nous en émouvoir; Nous savons par l'exemple du Christ que l'Eglise, née pour faire du bien, est destinée aussi à recevoir des injures en retour de ses bienfaits.

Nous n'ignorons pas que le secours divin ne lui fera jamais défaut, même dans l'adversité. Nous en avons

II.

Il faut conserver intact le dépôt de la Foi, respecter la discipline ecclésiastique, et résister aux assauts perfides auxquels l'Eglise est en butte, non seulement de la part de ses ennemis, mais encore de la part de plusieurs de ses enfants (1).

Si le triomphe de l'Eglise au milieu de tous les périls et de tous les assauts dirigés contre elle dans le cours des siècles est dû à l'indomptable fermeté de nos pères, à leur vigilance attentive, à leur sollicitude jalouse et à leur délicatesse pour ainsi dire virginale en matière de doctrine, il ne fut peut-être

(1) De l'allocution tenue par le S. Père aux nouveaux Cardinaux le 27 Mai dernier.

en aucun temps aussi nécessaire de veiller sur ce dépôt sacré, afin d'en conserver l'intégrité et la pureté.

Nous sommes, hélas! en un temps où l'on accueille et où l'on adopte avec une grande facilité certaines idées de conciliation de la foi avec l'esprit moderne, idées qui conduisent beaucoup plus loin qu'on ne pense, non pas seulement à l'affaiblissement, mais à la perte de la foi.

On n'est plus étonné d'entendre tels et tels qui se délectent avec ces termes très vagues d'aspirations modernes, de force du progrès et de la civilisation, qui affirment l'existence d'une conscience laïque, d'une conscience politique opposée à la conscience de l'Eglise, contre laquelle on s'arroge le droit et le devoir de réagir pour la corriger et la redresser. Il n'est pas rare de se rencontrer avec des personnes qui sèment les doutes et les incertitudes sur les vérités, et même des affirmations obstinées sur des erreurs manifestes cent fois condamnées, et qui malgré cela se persuadent de ne s'être jamais éloignées de l'Eglise, parce que quelquefois elles ont suivi les pratiques chrétiennes. Oh! combien de matelots, combien de pilotes et, ce qui est plus triste encore! combien de capitaines se reposant sur les nouveautés profanes et la science menteuse du temps, au lieu d'arriver au port, ont fait naufrage!

Parmi tant de dangers, dans toute occasion, je n'ai pas manqué de faire entendre ma voix pour rappeler les errants, pour signaler les dangers et pour tracer aux catholiques la route à suivre, mais ma parole n'a pas toujours été bien entendue ni bien interprétée, quoique claire et précise. Au contraire, un bon nombre, suivant l'exemple funeste des adversaires qui sèment la zizanie dans le champ du Seigneur pour y porter la confusion et le désordre, n'ont pas hésité à donner à mes paroles des interprétations arbitraires, leur attribuant une signification tout à fait contraire à celle voulue par le Pape, et considérant comme une approbation le silence prudent.

Dans ces conditions pénibles, j'ai un besoin réel du concours fort et efficace de votre travail, ô mes chers Fils, tant dans les différents diocèses où vous retournez avec la dispense papale, que dans la Curie et les Congrégations romaines, afin que, par la direction à laquelle vous avez été élevés, unis au Pape d'esprit et de cœur, vous soyez au premier rang des défenseurs de la saine doctrine, des maîtres de la vérité, des propagateurs des volontés exactes du Pape. Préchez à tous, mais spécialement aux ecclésiastiques et aux autres religieux, que rien ne déplaît tant à Notre-Seigneur Jésus-Christ et par suite à son Vicaire, que la discorde en matière de doctrine, parce que, au milieu des désunions et des querelles, Satan triomphe toujours et domine les rachetés.

Pour conserver l'union dans l'intégrité de la doctrine, mettez en garde, et particulièrement les prêtres, contre la fréquentation des hommes de doctrine suspects, contre la lecture des livres et des journaux, je ne dirai pas des plus mauvais dont s'écartent les hommes honnêtes, mais aussi de ceux qui ne sont pas complètement approuvés par l'Eglise, parce que tout homme qui on y respire est meurtrier et parce qu'il est impossible de manier la poix sans se salir.

Si jamais vous rencontriez des gens qui se vantent d'être croyants, dévoués au Pape, et qui veulent être catholiques, mais considéreraient comme la plus grande insulte d'être appelés cléricaux, affirmez hautement que les fils dévoués du Pape sont ceux qui obéissent à sa parole et la suivent en tout, et non ceux qui étudient les moyens d'en éluder les ordres ou de l'obliger par des instances dignes d'une meilleure cause à des exemptions ou à des dispenses d'autant plus douloureuses qu'elles causent plus de mal ou de scandale.

Ne cessez jamais de répéter que, si le Pape aime et approuve les associations catholiques qui se proposent comme but même le bien matériel, il a toujours répété que chez elles le bien moral et religieux doit toujours l'emporter et que, à l'intention juste et louable d'améliorer le sort de l'ouvrier et du paysan, doivent toujours être unis l'amour de la justice et l'usage des moyens légitimes de maintenir entre les différentes classes sociales l'harmonie et la paix;

Dites clairement que les associations mixtes et les alliances avec de non-catholiques pour le bien-être matériel, sont permises sous certaines conditions déterminées, mais que le Pape a une prédilection particulière pour les unions de fidèles qui, ayant laissé de côté tout respect humain et fermé les oreilles à toute flatterie ou menace en sens contraire, se serrent autour du drapeau, qui si combattu qu'il soit, est le plus beau et le plus glorieux, parce qu'il est le drapeau de l'Eglise.

Autour de ce drapeau, bien aimé Père, nous nous rassemblons tous avec une foi inébranlable. Prosternés aux pieds de Votre Sainteté nous implorons pour toutes nos œuvres votre paternelle bénédiction.

Un succès des Anciens élèves.

Les Anciens élèves ont le droit de se montrer satisfaits. L'initiative qu'ils ont prise de commémorer solennellement le centenaire de la naissance de celui qui a été leur Protecteur et Père, et l'enthousiasme avec lequel ils se sont mis à l'œuvre, ont obtenu la plus beau résultat.

L'idée qu'ils ont mise en avant a provoqué un examen attentif de l'homme qu'ils veulent honorer; elle en a fait discuter et évaluer les mérites. On a compté, on a pesé ses œuvres. Des hommes et des institutions se sont groupés autour de ce personnage modeste qui aimait tant le silence, qui mettait tant de soin à éviter le bruit et la gloire du monde. Et la douce figure de Don Bosco ressemble à un astre rayonnant qui s'élève par degrés à l'horizon de l'histoire, et répand sans cesse sur la Société et sur l'Eglise de nouveaux rayons, qui se reflètent sur les œuvres par lui entreprises.

Hier encore, il n'était pour plusieurs qu'un philanthrope, qui a su porter remède à la situa-

tion de l'enfance déshéritée; pour beaucoup d'autres, c'était le pédagogue qui introduit dans l'enseignement un système plus conforme à la raison; les âmes pieuses voyaient en lui le propagateur de pratiques chères au cœur chrétien. Et sans doute il y en eut plus d'un à taxer d'exagération cette parole du Cardinal Alimonda, qui voyant en D. Bosco la flamme du génie, le proclamait « le divinisateur de la Pédagogie ». Aujourd'hui, il est mieux connu et par suite plus exactement apprécié.

Orateurs, écrivains, assemblées, sociétés entières le saluent comme l'homme providentiel de son siècle, comme celui qui dans une intuition de génie a donné la clef des problèmes les plus graves et a résolu avec la plus grande sagesse les questions les plus abstraites, « comme l'apôtre qui fait la gloire de son époque », comme un glorieux symbole de l'éducation et de la sociologie chrétienne de l'avenir, comme une haute personnification de l'éternelle et puissante vitalité de la religion catholique.

Où, je le répète, les Anciens Elèves ont le droit de se montrer satisfaits. C'est principalement sur eux que se projettent les rayons qui partent maintenant de cette figure resplendissante. Ils apparaissent dans le monde comme le germe fécond d'où sortiront bientôt des œuvres nombreuses.

L'esprit de décision et l'élan généreux avec lequel ils agissent, font voir ce dont on est capable quand on a un idéal: on les admire et la sympathie dont on les entoure va toujours croissant. Nous n'en voulons pour preuve que l'adhésion donnée à leur projet par le Conseil Municipal de Turin et par la Société de la Jeunesse Catholique d'Italie.

Le Conseil Municipal de Turin étant invité à contribuer pour une part à l'érection du monument projeté a voté une somme de 20,000 francs.

Voici en substance en quels termes la presse locale appréciait cette adhésion pratique à l'initiative des Anciens Elèves:

Il convenait que la ville de Turin, où Don Bosco a exercé, pendant presque un demi siècle, le plus fécond apostolat, où il a établi des écoles professionnelles, dans lesquelles tant d'enfants du peuple ont appris le métier qui les fait vivre, il convenait que Turin contribue à l'honneur qu'on veut rendre à un homme si méritant.

La question fut discutée au Conseil municipal, dans la session du 13 Mai.

Le Conseil était au complet, et les tribunes littéralement bondées. L'extrême gauche, ou plus exactement 5 de ses membres — elle en compte 8, et les conseillers municipaux sont au nombre de 80 — l'extrême gauche fait quelques réserves alléguant que « Don Bosco ne partageait pas leurs idées », cependant « on reconnaît et on admire en lui l'homme de cœur, le travailleur infatigable, le grand philanthrope ».

Le Maire de Turin, M. le Comte Rossi, Sénateur, s'exprime sur Don Bosco dans les termes les plus élogieux; il l'appelle une « gloire de l'Italie et de l'humanité, une des plus grandes figures du dernier

siècle ». Il ajoute que pour sa part, ayant eu à voyager par l'Europe l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, il a eu l'occasion de voir l'importance de l'œuvre Salésienne et d'apprécier la grandeur de Don Bosco.

La parole est ensuite à M. Rinaudo, professeur d'histoire à l'Université, auteur de nombreux ouvrages dont malheureusement tous ne sont pas tout à fait orthodoxes. Il a été l'élève de Don Bosco et il s'en fait gloire: il rappelle les années qu'il passa auprès du saint prêtre de 1858 à 1866. Il l'a connu dans l'intimité; il voudrait, s'il en avait le temps, exposer devant le Conseil municipal les mérites de l'action humanitaire des Salésiens. Il ajoute:

« Les promoteurs de l'érection du monument sont les anciens élèves de Don Bosco et de ses instituts répandus dans le monde: le sentiment qui les inspire est de ceux que tout homme d'honneur ne peut s'empêcher d'admirer: je veux dire la reconnaissance. A ces anciens élèves s'unissent les 350.000 enfants du peuple qui s'abritent sous la bannière Salésienne dans les Orphelinats, Collèges et Patronages.

« Quoiqu'il s'agisse ici d'un monument qui honorerait tout particulièrement notre ville, cependant les Salésiens pourraient l'ériger sans avoir recours à personne autre. Il suffirait au Supérieur général de demander aux enfants de ses Instituts de s'imposer un jour de jeûne rigoureux. Mais le Comité des Anciens a cru de son devoir de faire appel à l'administration de la ville, qui plus que toute autre a éprouvé les bienfaits de l'Œuvre Salésienne. Ils lui demandent de contribuer à son érection en témoignage de leur affection. Il leur paraissait indélicat de ne pas inviter notre ville à y participer.

« A mon tour, je crois être le véritable intermédiaire du sentiment unanime, en remerciant M. le Maire d'avoir accueilli avec bienveillance une si juste requête. Une voix puissante fera écho à la mienne. Ce sera le chœur international de la Fédération des Anciens, uni aux 350.000 enfants dont l'éducation est confiée à l'œuvre salésienne ».

A son tour, la Société de la Jeunesse Catholique Italienne, à la réunion du Conseil tenue à Rome, au mois d'Avril dernier votait la résolution suivante:

« Au nom de la Société entière de la J. C. I. nous déclarons qu'il nous faut contribuer par une offrande à l'érection du monument du Vén. Don Bosco, à Turin; ce sera notre manière de témoigner notre admiration envers celui qui a si efficacement travaillé à l'éducation chrétienne de la jeunesse ».

Courage, nos amis les Anciens! Redoublez de zèle et d'activité. En avant, sans défaillance. La partie est gagnée.



L'ŒUVRE DE D. BOSCO

DANS L'AMERIQUE DU SUD

✽ (Lettres de D. E. Trione) ✽

VI (1).

A travers l'Argentine

20 Octobre 1913.

Très Rév. D. Albera,

Je vous écris de la haute mer, à bord du somptueux transatlantique le « Duc de Gènes » à direction de Santos (Brésil).

C'est avec un grand serrement de cœur que j'ai pris congé de nos confrères et amis de Buénos Ayres, et fait mes adieux à cette Argentine riche, enchanteresse, et prompte à un enthousiasme cordial qui ravit l'affection du visiteur.

A mon arrivée à Buenos Ayres, pour première occupation j'avais eu à prêcher dans notre belle église de Mater Misericordiae. Peu de jours avant mon départ, je prêchais de nouveau dans la même église; c'était la fête du Rosaire, une foule immense prenait part à la procession, présidée par S. E. l'Internonce. Mon discours après cette manifestation de foi, ne pouvait manquer d'être enthousiaste, d'autant plus que je parlais en présence du représentant du Pape.

Le soir du même jour, je prêchais encore à la Plata. Cette ville fondée en 1882 compte déjà plus de 90,000 habitants.

Nos Confrères y ont ouvert un grand Collège, avec écoles annexes élémentaires et commerciales, cours du soir, Patronage du Dimanche, cercles de jeunes gens et d'hommes et une Société d'Anciens élèves très prospère.

Ils ont élevé un magnifique sanctuaire au Sacré Cœur: on achève en ce moment un clocher qui sera un véritable monument d'art chrétien. Au sommet, a déjà été érigée une grande Croix en souvenir de Jubilé Constantinien. Cette croix toute enguirlandée de lampes électriques, est illuminée tous les soirs: une insigne bienfaitrice se charge de tous les frais, heureuse de donner, à ses concitoyens le spectacle du signe rédempteur brillant au dessus de la vaste cité.

Non loin de La Plata se trouve Ensenada avec une paroisse et un Collège salésiens. Nos confrères là aussi déploient un grand zèle et une grande activité.

(1) Voir le Bulletin de Juillet 1914.

Entr'autres villes visitées avant comme après mon voyage au Chili, je dois citer Rosario, Cordoba, Mendoza et Bahia Blanca.

Rosario compte 200,000 habitants: elle est située sur les rives du Parana; son industrie, son commerce, ses richesses en ont fait la seconde ville de la République.

La maison Salésienne qui comprend apprentis et étudiants est très florissante: il y a le Patronage du Dimanche, une église publique, diverses associations, celle entr'autres des anciens élèves. L'année prochaine, avec l'aide de ces derniers et de quelques amis généreux on ouvrira des cours du soir pour l'enseignement du dessin professionnel, de la comptabilité, des langues vivantes.

Comme vous le voyez, bien aimé Père, le travail ne manque nulle part.

Après Rosario je passe à Cordoba une des plus anciennes villes de l'Argentine. Elle a 90.000 habitants. On l'appelle la ville savante de la République.

A proximité de trois chaînes de montagnes, elle jouit de panoramas très variés, contraste frappant avec la monotonie des plaines qui entourent les villes citées plus haut. Les Salésiens y ont les mêmes œuvres qu'à Rosario, plus un cours du soir pour les élèves de l'Ecole Normale, une Société Catholique de secours mutuel, et un Cercle Universitaire, institutions très florissantes auxquelles j'ai eu la satisfaction de faire plusieurs conférences.

Le collège salésien est vaste, mais pas assez pour ses besoins actuels: aussi élève-t-on de nouveaux bâtiments qui seront couronnés par un Sanctuaire à Marie Auxiliatrice: car l'église ne peut suffire aux élèves et à la population qui y accourt toujours plus nombreuse. En même temps, dans un faubourg populeux de cette ville on a déjà un patronage très fréquenté, auprès duquel on construit également une église et un collège.

De Cordoba j'aurais voulu aller jusqu'à Salta, afin de voir là aussi l'extension que prend l'œuvre Salésienne, mais je n'en ai pas eu le temps; je suis revenu en arrière et me suis arrêté à St. Nicolas de los Arroyos, le plus ancien établissement salésien de l'Argentine. Dans ma visite aux familles patriarcales de nos amis de la première heure, j'ai vu chez les Mon-

taldo, religieusement conservée dans un tableau à double vitrage, une précieuse lettre de Don Bosco à ses bienfaiteurs de S. Nicolas! Quels souvenirs délicieux!

Je poursuis mon voyage et je monte jusqu'à Mendoza, près de la Cordillère des Andes: c'est une gracieuse ville de 50.000 habitants, à 750 mètres au dessus du niveau de la mer. Elle présente entièrement l'aspect d'une ville moderne! il a fallu en effet la reconstruire complètement, après le tremblement de terre du 20 Mars 1861, qui en 4 secondes l'avait détruite de fond en comble: ce malheur arriva par une charmante soirée d'automne, à la sortie de l'église où un père Jésuite, à l'occasion de la Semaine Sainte, venait de prêcher sur le devoir de la pénitence et personne ne se doutait que la mort fût si imminente.

Notre Collège, avec son église de Marie Auxiliatrice et un beau Patronage s'élève gracieux et vaste sur une des positions les plus riantes de la ville; par crainte des tremblements de terre, il est tout en rez de chaussée, comme le sont du reste à peu près tous les édifices de la ville.

Le cercle des Anciens élèves, à l'exemple de ceux des autres villes où je suis passé, a décidé d'envoyer en 1915 une délégation au Congrès de Turin.

La province de Mendoza est devenue dans ces dernières années un splendide vignoble: on y produit et en quantité d'excellent vin et cette industrie se développe et se perfectionne constamment. Il y a quelques années, une de nos meilleures Coopératrices nous donnait une vaste propriété à Rodeo del Medio, à moins d'une heure de chemin de fer de Mendoza: puis, cette même bienfaitrice nous aidait à y construire un établissement avec une école de viticulture et d'œnologie: on y a bâti également une charmante église à N. D. Auxiliatrice: ce serait le cas d'y graver en lettres d'or ce texte biblique: *Posuerunt me custodem in vineis! On m'a établie gardienne de la vigne.* La revue *La Virgen de D. Bosco*, donne le compte rendu des cérémonies et pèlerinages qui s'y font et des grâces obtenues; elle porte la parole et la bénédiction de Marie à travers l'immense plaine et sur les côtes, partout où habitent les viticulteurs.

A Rodeo del Medio, on publie aussi la revue musicale *Santa Cecilia*, qui entretient dans toute l'Amérique latine le feu sacré de la réforme musicale, selon les directions du Saint Père. Le Congrès de Musique religieuse tenu à Turin en Juin 1913, ne manifestait-il pas le zèle que les Salésiens déploient partout en faveur de la bonne musique!

Et j'ai pu constater que dans les Capitales et les grandes villes de l'Amérique du Sud, aux

manifestations religieuses, ce sont nos musiques instrumentales qui tiennent partout le premier rang par la majestueuse gravité de leurs accords; tandis que nos chorales exécutent des morceaux scrupuleusement liturgiques. Le Vén. Bosco ne nous avait-il pas tracé cette ligne de conduite?

De Mendoza je me rends à Bahia Blanca; le train met 28 heures pour aller du pied des Andes jusqu'à l'Atlantique.

Bahia Blanca est une ville de 70.000 habitants; son port rivalise avec celui de Buénos Ayres. Nos confrères y ont deux établissements: celui de Don Bosco et celui de N. D. de Pitié.

Le premier de ces établissements compte 300 élèves internes et un grand nombre d'externes: il comprend les cours primaires et les cours commerciaux. Attenant au collège est un sanctuaire dédié au Sacré Cœur.

L'autre établissement, celui de N. D. de Pitié, n'a pour le moment que les cours primaires: bientôt on y adjoindra les cours professionnels. Ces deux Instituts ont chacun leur Patronage et leur Cercle d'anciens élèves.

J'étais là aux portes de la Patagonie; j'aurais voulu répondre aux pressants appels que nos missionnaires m'adressaient, même du détroit de Magellan. Comme j'aurais volontiers visité ces Missions dont j'ai tant de fois parlé dans mes Conférences! Mais force m'a été de me priver de cette consolation.

J'ai repris la route de Buénos Ayres avec le Directeur de notre maison de Fortin Mercedes: il est à la tête d'une centaine d'élèves, dont un certain nombre pensent déjà à l'état ecclésiastique, à la vie religieuse.

J'ai déjà fait mention de plusieurs maisons Salésiennes, éparses dans l'Argentine: il ne me reste plus que quelques mots à dire sur celles de Buénos Ayres, la Capitale fédérale.

En dehors du Collège Pie IX, qui est notre maison la plus importante dans l'Argentine, il faut mentionner les deux Collèges Don Bosco, celui S. Jean l'Evangeliste, de Léon XIII, de Ste Catherine, et la paroisse de la rue Morroni. Chacune de ces maisons représente un ensemble d'œuvres: enseignement primaire classique, commercial, pour élèves internes et externes, Patronage, église publique, et Cercle d'Anciens élèves.

Du collège Pie IX dépend une paroisse de plus de 100.000 âmes. Pour la desservir, outre le beau Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, dont j'ai parlé ailleurs, il y a encore sur le territoire de la paroisse quatre églises succursales. C'est également sur cette paroisse que nous dirigeons un hôpital des plus riches et des mieux organisés.

Le Collège St. Jean l'Evangeliste a aussi une

paroisse annexe, de même nom. C'est sur le quartier du port, où la population est très dense. On se souvient toujours des prodiges de charité et de dévouement accomplis jadis par le fondateur de la paroisse, le missionnaire salésien, D. Bourlot.

Le Collège Léon XIII, pour l'enseignement professionnel est un présent que les dames Patronesses de nos Œuvres à Buénos-Ayres, nous ont fait à la suite du Congrès général des Coopérateurs, tenu en cette ville: ce sont elles aussi qui le soutiennent.

tionnat, l'externat et le Patronage; sur ce nombre, 6.000 à Buénos Ayres seulement.

Les nombreuses églises Salésiennes sont toujours très fréquentées, si bien qu'on pourrait les regarder comme des centres de missions permanentes. Aucun point du programme de Don Bosco qui soit négligé.

Voilà maintenant trois jours que je suis à bord: la vie est un peu monotone: écrire me sert de diversion. Je ne veux pas dire que ce soit là ma seule consolation. J'ai, certes, celle de célébrer la Ste Messe tous les matins; je



L'Eglise et le Collège S. Jean l'Evangeliste à Buénos-Ayres.

Les deux Collèges qui portent le nom de Don Bosco sont des instituts d'enseignement primaire; leurs chapelles servent d'églises paroissiales. Vous avez là, bien aimé Père, une idée de ce que j'ai vu dans la République Argentine. A part la Patagonie et la Terre de Feu où je n'ai pu me rendre, les instituts que j'ai visités exercent leur action sur 18.000 enfants par le pen-

peux vaquer à mes autres pratiques de piété, et tenir d'édifiantes conversations avec nombre de passagers.

Avec la pensée de bientôt vous revoir, je vous présente, bien aimé Père, mes respectueux hommages et me dis maintenant et toujours

Votre fils humble et dévoué

ET. TRIONE.

Bouvines et la mission de la France

Le 28 Juin dernier on a célébré à Bouvines le VII^e Centenaire de cette célèbre bataille, fondatrice de l'unité française, où 25.000 Français furent victorieux de 80.000 ennemis.

Dès les premières heures de la matinée, une foule énorme de plusieurs milliers de personnes venues de tous les points du département du Nord et de la Belgique, se pressait dans le petit village de Bouvines, dont les maisons étaient pavoisées et les rues décorées d'arcs de triomphe et de guirlandes multicolores.

Le monument commémoratif se dressera tout près de l'église. A l'extérieur de la maison de Dieu, étaient disposés des trophées de drapeaux. A l'intérieur, les bannières des 32 provinces couraient le long des murs dominées par l'oriflamme.

Dans la matinée, un cortège imposant se rendait sur l'emplacement du futur monument. Un bataillon du 43^e d'infanterie, une batterie d'artillerie, le 6^e chasseurs, la fanfare du train des équipages, rendaient les honneurs en compagnie des sociétés d'anciens militaires.

Après un défilé des troupes, la pose de la première pierre fut faite par le général Franchet d'Espéray, commandant le 1^{er} corps d'armée, représentant le ministre de la guerre, et Étienne Lamy. Les discours furent alors prononcés. Après le maire de Bouvines qui exalta la gloire de ce petit village, et le président du Comité qui dépeignit à grands traits où et comment se déroula la bataille, M. Étienne Lamy prit la parole.

L'éminent académicien rappelle que, lorsque les Barbares envahirent la France, qu'on appelait encore la Gaule, les évêques commencèrent leur œuvre en recueillant « ce miel sauvage, comme les abeilles en leur ruche ». Le christianisme apportait alors la civilisation, douce comme un printemps, tandis qu'en Angleterre, dans les Flandres, en Allemagne s'était attardé le paganisme et survivait la brutalité féodale. La morale et l'indépendance de l'Église devenaient insupportables à ces peuples, et ils travaillèrent à détruire l'unité de la civilisation.

« ... Un roi d'Angleterre, par un mariage, a acquis un fief qui s'étend de la Loire aux Pyrénées. Pour vaincre l'illégale résistance de Philippe-Auguste, il a appelé le comte de Flandre, son vassal, et son suzerain, l'empereur d'Allemagne. Pour prix de cette aide féodale, ils recevront: le comte de Flandre, le Nord jusqu'à Paris, l'empereur, qui est déjà comte de Poitiers, l'est de la France. A couper, l'épée suffit, mais couper les terres sera blesser les hommes qui y vivent sous des lois chrétiennes; c'est pourquoi l'Église et le Pape font cause commune avec le roi. Une de ces lois défend de combattre le dimanche; le roi la respecte, c'est l'ennemi qui la viole: Avant la bataille, les trois coalisés jurent de tuer le roi... Philippe-Auguste, avant de s'armer, prie un instant, et ses troupes avant de combattre veulent être bénies par lui. Et après la victoire, il épargne ceux qui avaient

fait serment de le tuer. D'un côté et de l'autre, sont-ce les mêmes hommes?

« ... Ce peuple pieux eut la vision de toutes les délivrances qui se proposaient à lui par une seule tâche. Il voulut échapper à l'excès de ses propres misères, et il voulut relever la royauté qui était utile à toute la France, et il voulut relever la France qui était utile au monde. Toutes ses énergies obéirent à une indivisible tendresse, qui rendait nationale la foi et la patrie, sacrée. Cette action sublime et naturelle ne devint miracle qu'en Jeanne d'Arc. Les voix qui ont dit à celle-ci même la grande misère de France ne sont pas seulement celles de ses saintes. Bergère, illettrée et loin du pays où l'on se bat, elle a recueilli de bouches humaines les dououreuses nouvelles. L'inspirée est d'accord avec le sentiment universel, quand elle déteste dans la défaite de n'être pas seulement un malheur, mais une faute, le péché de ceux qui se résignent. Et si elle dit: « Mon fait est un ministère », tout homme qui s'arme le pense. Par cet amour prêt au sacrifice, l'immense multitude des petits qu'on ne compte pas devient la nation. Elle est faite quand s'achève à Rouen, par l'immolation sainte d'une paysanne, l'œuvre commencée à Bouvines par le courage d'un roi.....

La mission civilisatrice et chrétienne de la France consciente de ses devoirs envers Dieu et l'Église commença dès ce moment. Et elle n'y faiblit pas dans la suite des siècles.

« D'autres races sont supérieures par leur aptitude à dominer la matière, à féconder le travail, à multiplier les richesses, à reconnaître avec divination, à poursuivre avec constance, à tout prix, la primauté. La France est la première par sa solidité naturelle d'un ordre général qui établit la licitude naturelle d'un ordre de justice et de bonheur. Si loin qu'un être si plaigne, la France entend, et quel que soit le mal, se sait débitrice du remède... Il n'est pas superflu que dans un monde où chaque race pense à soi, une pensée à toutes. Ceux mêmes qui nous disputent le moins cette fonction nous savent gré d'y persévérer, car elle fait honneur à la nature humaine. Pour nous, cette vocation est la plus ancienne des habitudes, et date de nos origines mêmes: elle est née avec nos croyances sur la destinée de l'homme, la fleur seculaire a sa source au baptême de notre race. Aujourd'hui, certains ne nomment plus la source ou ne la connaissent pas. Nous continuons, comme nos pères, à la connaître et à la nommer. Car la logique des actes, le bénéfice des services, le maintien des clientèles, le prestige, l'avenir sont, pour la France, inséparables de son génie chrétien.

Les discours terminés, une ode de M. l'abbé Henri Devos, curé d'Equerschin, fut récitée et la Cantate du Centenaire fut entonnée par une chorale. La journée se termina par des réjouissements divers.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Pour l'Abbé J. B. LEMOYNE

PRÊTRE SALÉSIEEN

Avant-propos.

Nous croyons répondre à un désir de nos lecteurs, en commençant aujourd'hui la publication en français de la nouvelle Vie de Don Bosco, par J. B. Lemoyne (1).

C'est aussi, à nos yeux, la meilleure manière d'inaugurer l'année jubilaire 1914-1915, de la naissance du Vénérable Fondateur de l'Œuvre Salésienne.

Le simple exposé de cette vie admirable aidera, mieux que les plus savantes dissertations, à connaître le véritable esprit de Don Bosco, son cœur, son amour pour la jeunesse, son insatiable désir de sauver les âmes.

S. S. Pie X, encore patriarche de Venise, disait que c'était une œuvre excellente que de vulgariser la vie de cet apôtre pacifique de notre époque: en faisant connaître les voies par où Dieu l'a conduit, on amènera plus d'un lecteur à apprécier davantage les dons du ciel, et à mettre une confiance plus grande en cette Providence, qui peut seule produire des fruits de bénédiction.

Voici les sources où l'on a puisé pour composer ce travail:

1^o Les chroniques écrites au jour le jour par les premiers élèves du Vénérable et continuées jusqu'à sa mort.

2^o Le Procès canonique institué par l'Officialité diocésaine de Turin, pour l'introduction de la Cause de Béatification et de Canonisation.

3^o Les mémoires autographes de Don Bosco, écrites sur l'ordre de Pie IX.

4^o Les écrits du Serviteur de Dieu, ses œuvres, sa volumineuse correspondance.

Ce travail est le résultat des plus patientes recherches: il a été l'objet de l'examen critique le plus sévère. Dans chaque récit, dans chaque citation, dans les dialogues eux-mêmes, il y a partout l'exposé fidèle de ce qu'ont fourni à l'auteur les documents cités plus haut.

Ajoutons que conformément aux décrets d'Urbain VIII en date du 13 Mars 1625 et du 5 Juin 1631, et à ceux de la S. C. des Rites, nous déclarons hautement

(1) Comme le Bulletin Salésien ne paraît qu'une fois par mois, la publication que nous entreprenons ici tiendra plusieurs années.

Nous rappelons à nos lecteurs que plusieurs auteurs ont déjà écrit sur Don Bosco, entr'autres le Dr D'Espiney de Villefranche. Un autre ouvrage, plus récent et plus complet aussi, a paru en 1911, sous ce titre: Vie du Vénérable Jean Bosco par un prêtre salésien français. Prix 1 fr. 50, franco 1 fr. 90. On peut se le procurer aux adresses suivantes: à LYON aux Bureaux de l'Echo de Fourvière, Place Bellecour; à LILLE, chez M. Léon Danjou, rue de Béthune; à LIÈGE (Belgique) Librairie Salésienne, 57, rue des Wallons; à QUÉBEC (Canada) M. Beauvais, 79, rue St Jacques; à Montréal (Canada) M. Beauchesne 79, rue S. Jacques.

que, à part les dogmes de la foi et les questions que s'y rattachent et ont été définies par l'Eglise, pour tout le reste c.à d. miracles, apparitions et autres faits merveilleux, nous n'entendons leur attribuer d'autre autorité que celle qu'on accorde à des témoignages humains. Nous ne prétendons en aucune manière prévenir le jugement du Siège Apostolique, envers qui nous professons la plus sincère et la plus filiale soumission.

PREMIÈRE PARTIE

Depuis la naissance jusqu'à l'ordination sacerdotale

CHAPITRE I.

La famille Bosco.

Marguerite Occhiena — Epoque orageuse — Difficultés pécuniaires — Jeunesse et caractère de Marguerite — François Bosco — Il épouse Marguerite en secondes noces — Naissance de Joseph — Naissance de Jean — Une famille heureuse — Mort de François Bosco.

Au milieu de l'époque désastreuse de la Révolution, tandis que l'homme voyait les ruines s'accumuler, et que toute espérance semblait évanouie, le regard de Dieu se reposait avec complaisance sur des âmes prédestinées, qui entreraient dans ses vues et travailleraient efficacement à la lutte contre l'impiété. C'était les mères chrétiennes, qui développant dans le cœur de leurs enfants le germe de la sainteté, les élèveraient à la hauteur de la mission que Dieu leur réservait.

Une de ces âmes choisies était Marguerite Occhiena, fille d'humbles cultivateurs, qui possédaient pourtant la plus enviable des richesses, l'amour de Dieu.

Elle était née le 1er avril 1788 à Capriglio, près de Chieri, dans le Piémont.

Son enfance, sa jeunesse furent plus d'une fois effrayées par le tumulte des guerres et des révolutions qui agitaient et bouleversaient toute l'Europe.

La situation précaire des siens fut encore aggravée par la cherté croissante des vivres et par les réquisitions continuelles que les armées faisaient sur leur passage. Mais ces calamités



elles mêmes furent un aliment à sa vertu. La confiance en Dieu, que les siens ne cessaient de manifester au milieu de leurs peines, lui enseigna mieux que les plus éloquents exhortations à tourner constamment son regard vers le ciel.

Elle avait appris à partager son temps entre la prière et le travail: l'église, le tabernacle, étaient le centre de ses affections. Douée d'une volonté peu commune et d'un rare bon sens, elle ne savait ce qu'était la crainte ou l'hésitation.

Voilà un premier mot sur celle que la divine Providence destinait à être la mère du Vénérable D. Bosco; nous la connaissons mieux tout à l'heure en la voyant à l'œuvre.

A une heure et demie de Capriglio, au lieu meau des Becchi, sur la commune de Châtellaro-neuf d'Asti, vivait un honnête paysan, François Bosco, né en 1784.

C'était un bon chrétien et un infatigable travailleur. Quand il avait achevé de cultiver son bien, il se louait chez les voisins: et il pouvait ainsi mieux subvenir aux besoins de la famille.

Sa femme étant venue à mourir en février 1811, il se trouvait dans un cruel embarras. Il était maintenant tout seul à soigner sa vieille mère infirme et son petit Antoine, à peine âgé de neuf ans.

Il songe à passer en secondes noces et à demander la main de Marguerite Occhiena dont il connaît les rares vertus et le savoir-faire. Marguerite, qui avait déjà 24 ans, n'avait nullement l'idée de se marier; elle comptait rester auprès de son père. Mais voilà que celui-ci l'engage à accepter le parti qui lui est offert: Quant à lui, il n'est plus jeune sans doute, mais il est robuste, et du reste il a une autre fille Marie-Anne, qui veut rester pour le soigner. Marguerite s'en remet à la décision paternelle et le 6 Juin 1812, elle épouse François Bosco.

Dans sa nouvelle situation, elle se met aussitôt à traiter le petit Antoine avec un amour vraiment maternel; et elle est si charitable, si pleine de déférence envers sa belle-mère, que celle-ci ne cessait de la comblar de bénédictions.

Dieu bénit cette union; le 8 avril 1813, le modeste foyer est dans le joie pour la naissance d'un fils qui reçoit le nom de Joseph.

Deux ans après, en 1815, en l'année où le Pape Pie VII instituait la solennité de Marie Auxiliatrice, le soir du 16 août, au lendemain de la fête de l'Assomption, venait au monde un autre enfant qui, le 17, recevait au baptême les prénoms de Jean Melchior.

Dans les heures les plus troublées, alors que la Société tremble sur ses fondements et semble sur le point de périr, Dieu suscite des hommes destinés à être les instruments de ses misères, les soutiens et les défenseurs de son Eglise, les artisans de la restauration sociale. Tel devait être l'enfant des Becchi.

La paix semblait avoir été rendue au monde par le retour triomphal du Souverain Pontife dans ses Etats; mais ce calme n'était qu'apparent. Les Sociétés secrètes poursuivaient sournoisement leurs machinations pour la destruction du trône et de l'autel, et de temps à autre quelque révolution partielle manifestait leur audace. Cependant une paix suave que rien n'altérerait régnait dans la famille Bosco. Marguerite, amie de l'ordre et du silence, veillait à l'éducation de sa jeune famille. Son mari aidé de deux serviteurs, travaillait la terre avec une ardeur joyeuse.

Mais il n'est pas de bonheur durable en ce

monde. Dieu allait visiter cette maison par une grande épreuve. François, encore à la fleur de l'âge, plein de force et d'énergie, est pris d'une fluxion de poitrine; les soins les plus dévoués sont inutiles. En peu de jours, il est à la dernière extrémité. Muni des secours de la religion, il engage Marguerite à mettre en Dieu toute sa confiance; peu avant de mourir, l'ayant appelée auprès de lui, il lui dit: « Vois donc la grâce insigne que Dieu me fait. Je vais mourir un vendredi, comme notre Rédempteur, à la même heure où il expira pour nous sur la croix, et j'ai l'âge qu'il avait alors ».

Il l'exhorte ensuite à ne pas se laisser abattre par ce malheur, mais à se résigner entièrement à la volonté Divine, et il ajoute:

« Aie bien soin de nos enfants et du petit Jean surtout ».

François expirait à l'âge de 34 ans non encore révolus, le 11 Mai 1817. Le Vénérable parlait souvent de ce jour de deuil, à ses petits amis, les élèves de l'Oratoire S. François de Sales; il en prenait occasion pour leur inspirer amour et respect envers leurs parents.

« Je n'avais pas encore deux ans, racontait-il, quand mon père mourut; et je ne me souviens plus de ses traits. Je ne sais pas ce que je devins en ce jour de douleur: je ne me rappelle qu'une chose, — et c'est la première impression de ma vie que j'ai conservée — ma mère me dit: « Mon pauvre petit, tu n'as plus de père! »

« Tout le monde sortait de la chambre du défunt, moi je voulais rester à tout prix. Ma mère toute triste me dit plusieurs fois: « Viens, Jean, viens avec moi. — Si papa ne vient pas, je ne veux pas y aller, répondis-je. — Mon pauvre enfant, reprit ma mère, viens avec moi, tu n'as plus de père! » En disant ces mots, elle fondit en larmes, me prit par le main et me conduisit en un autre endroit. Je pleurais moi aussi, parce qu'elle pleurait; car à cet âge je ne pouvais certainement pas comprendre le malheur qu'il y a à être privé de son père. Et pourtant je me suis toujours souvenu de cette réponse: « Tu n'as plus de père ». Je me rappelle également qu'on dut user de violence avec mon frère Antoine qui était fou de douleur.

» De cette époque, et jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, je n'ai aucun autre souvenir....».

Ainsi le futur Apôtre de la jeunesse, celui qui était appelé à être le père de tant d'orphelins, demeurait orphelin lui-même à l'âge le plus tendre; mais sur lui veillait avec une sagesse admirable une mère qui a été surnommée par tous ceux qui l'ont connue « la reine des mères chrétiennes ».

CHAPITRE II.

L'éducation maternelle.

Année de disette — La gêne au foyer — Sagesse de Marguerite dans l'éducation de ses enfants: la prière, la première confession de Jean, le catéchisme, la pensée de Dieu, le travail — Premiers indices de la vocation de Jean — Habitudes d'ordre, de sobriété, d'endurance, d'intrépidité — Comment Marguerite instruit et corrige — Obéissance de ses fils — Respect envers la grand'mère — Jean intercède pour Antoine — Zèle et charité de Marguerite.

La mort de François plongea la famille dans la désolation.

Marguerite avait désormais cinq personnes à gouverner et à soutenir — car elle ne pouvait se résoudre à renvoyer les deux serviteurs ; — et les récoltes de l'année par suite de la sécheresse avaient été extrêmement mauvaises. Les vivres étaient à des prix exorbitants; le blé coûtait plus d'un franc le litre, et le maïs 0,60 cmes.

Au dire des contemporains, les mendians étaient heureux d'obtenir un peu de son, pour le faire bouillir avec des pois ou des haricots: c'était leur meilleure nourriture.

On trouva morts dans les prés, la bouche pleine d'herbe, des pauvres gens qui avaient essayé par ce moyen d'apaiser une faim désespérée.

Dans une si grande détresse, on leva les yeux vers Celui-là seul qui peut donner la pluie bienfaisante. Il y eut des manifestations publiques de pénitence, chose extraordinaire après l'indifférence religieuse qu'avait amenée la Révolution.

Un peuple hâve et exténué, s'en allait de sanctuaire en sanctuaire, les pieds nus, la corde au cou, des croix pesantes sur les épaules, criant miséricorde.

Au retour, cette foule de misérables venait elle à découvrir une ferme dont l'aspect indiquait l'aisance, ils se traînaient et s'agenouillaient sur le seuil, implorant une légère aumône d'une voix défaillante.

Le maître, jusque-là riche propriétaire, maintenant inquiet sur l'avenir, prenait un sac, au fond duquel il puisait une poignée de son qu'il donnait à chacun des affamés. Ces malheureux le dévoraient souvent sans autre préparation, le baignant de leurs larmes.

Ces privations produisirent de nombreuses maladies qui conduisaient chaque jour grand nombre de personnes au tombeau.

Dans les villes, sur le seuil des monuments publics et des églises, dans les rues et sur les

places publiques s'entassaient des foules de miséreux, épuisés, demi-nus, affligés de plaies hideuses, causées par le typhus; et ils les étalaient pour exciter la compassion.

Au milieu de cette pénurie extrême, Marguerite ne perdait point courage. On peut imaginer ce qu'elle dut souffrir; mais à force de travail, d'économie, et avec le secours d'en haut, elle réussit à passer cette crise désastreuse.

Quand les temps furent devenus meilleurs, un parti fort avantageux lui fut proposé: elle refusa. Depuis la mort de son mari, elle n'avait plus de pensée que pour ses enfants: leur donner une bonne éducation était son seul désir.

L'Esprit Saint a dit: « Si tu as des enfants, instruis-les, corrige leurs instincts mauvais dès leur plus tendre jeunesse, afin qu'ils soient dociles et qu'ils sachent réagir contre leurs caprices et leurs passions (1). Un cheval indompté sera intraitable: un enfant abandonné à lui-même sera incorrigible (2). Flatte ton enfant si tu veux qu'il te mette dans la peine; plaisante avec lui et il t'occasionnera de grandes douleurs. Il ne faut pas laisser les enfants aller à leur guise, ni feindre de ne pas comprendre ce qu'ils pensent (3). Le jeune homme poursuivra sa voie et ne s'en écartera plus même dans la vieillesse (4).

Ces profondes vérités, Marguerite les avait apprises aux instructions paroissiales: elles furent toujours sa règle de conduite; son amour en savait faire la juste application, qu'elle rendait aimable par les exemples persuasifs de ses vertus.

Le petit Jean s'efforça de ressembler en tout à sa mère. On verra briller en lui la même foi, la même pureté, le même amour pour la prière. C'est encore le reflet des vertus maternelles que ces autres vertus de patience, de courage, de constance, de confiance en Dieu, de zèle pour les âmes, d'activité infatigable et calme tout à la fois; il faut en dire autant de sa simplicité et de son inaltérable bienveillance envers tous.

Sa formation fut en grande partie l'œuvre de la prudence de Marguerite, qui par un don remarquable d'intuition savait avec beaucoup de tact, faire converger vers Dieu les qualités naturelles dont ce fils prédestiné était surabondamment doué.

C'est ainsi que remarquant sa vive intelligence, jointe à une grande ténacité de jugement et de volonté, elle l'amène doucement à la pratique d'une parfaite obéissance; elle se garde de tout ce qui pourrait flatter son amour-propre

(1) Ecclés. VII, 25.

(2) Ecclés. XXX, 8.

(3) Idem, XXX, 9, 11.

(4) Idem. XXII, 6.

et lui fait entendre qu'il doit savoir se soumettre aux humiliations de sa condition. Tout en ne négligeant rien pour lui aplanir la voie des études, elle ne s'en préoccupera pas outre mesure, et laissera à la Divine Providence d'agir à son heure.

Le cœur de Jean qui devait un jour avoir d'immenses trésors d'affection pour tous les hommes, débordait de sensibilité, et cela pouvait devenir un danger; Marguerite n'abaissera jamais la majesté maternelle à des caresses inopportunes; jamais de sa part la moindre condescendance ou tolérance pour ce qui lui paraîtra un défaut: sans cependant pour cela user de manières rudes ou violentes, capables de révolter l'enfant ou de refroidir son affection filiale.

Jean avait ce sentiment d'assurance dans l'action, si nécessaire à quiconque est destiné au commandement, mais qui peut facilement dégénérer en orgueil. Marguerite n'hésitera point à réprimer ses caprices naissants, même avant qu'il soit capable de responsabilité morale. Cependant quand elle le verra user de son ascendant sur ses compagnons d'âge, pour leur faire du bien, elle observera silencieusement sa conduite; elle ne cherchera pas à le contrecarrer; et non contente de le laisser librement agir, elle lui procurera tout ce qu'il lui faut, dût elle se priver pour cela.

De cette façon, peu à peu sans aucune violence, elle prendra possession de son âme, et dominera sa volonté.

Procédons avec ordre et suivons dans ses développements l'action éducatrice de ce modèle des mères chrétiennes.

Si la jeunesse est aujourd'hui si généralement dissolue, irréligieuse, insolente, c'est surtout parce que les mères ne savent plus enseigner le catéchisme à leurs enfants.

Le curé de la paroisse aura beau déployer à l'église son zèle d'apôtre pour exposer aux enfants les vérités éternelles; l'instituteur pourra — s'il est bon chrétien — faire étudier et répéter le catéchisme; l'un et l'autre ne disposent que de peu de temps; la leçon est souvent donnée au milieu de mille choses qui distraient l'attention; en admettant même que tous les enfants apprennent, il s'en faut que tous demeurent vivement impressionnés.

Tout autre effet produit l'enseignement religieux donné par une mère chrétienne. Sa parole, son exemple, les comparaisons sensibles qu'elle établit entre la conduite de l'enfant et tel précepte divin, tout cela fait entrer la pratique de la religion dans la vie de l'enfant, lui fait presque instinctivement haïr le mal et et aimer le bien. Il est vertueux pour ainsi dire

sans effort et il lui faudra plus tard se faire violence à lui-même pour s'adonner au mal.

Marguerite connaissait la puissance de cette éducation chrétienne; aussi de bonne heure se mit-elle à enseigner à ses enfants leurs prières et le catéchisme. Jean, quoique le plus petit ne fait pas exception: du jour où il est admis à faire avec ses frères les prières du matin et du soir, non seulement il est le plus fervent dans l'accomplissement de ce devoir, mais c'est même lui qui le rappelle quand arrive l'heure.

Le dimanche et les jours de fête, elle le conduisait lui aussi à la Messe à la chapelle S. Pierre, l'église de Murialdo, où le chapelain faisait l'instruction et un peu de catéchisme. Marguerite à son tour continuait tous les soirs cet enseignement religieux, et Jean n'avait pas de plus grande joie que de le redire à la maman, à la grand mère, à ses frères et à ses petits camarades.

La première confession de Jean fut l'objet des attentions de Marguerite qui l'y prépara elle-même, dès qu'elle le vit capable de discernement.

Cette femme vivait constamment en la présence de Dieu: douée d'une parole facile, d'un esprit ouvert, elle savait se servir du saint nom de Dieu pour l'éducation de ses enfants.

Dieu te voit, c'était le mot d'ordre: elle les tenait ainsi toujours sous le regard de Celui qui devait un jour les juger.

S'ils allaient jouer dans les prés, avec sa permission, elle les congédiait en leur disant: Souvenez-vous que Dieu vous voit.

Si l'un d'eux se tenait sombre et rêveur, elle craignait qu'il n'eût dans son cœur quelque animosité, et elle lui disait à l'oreille: Dieu connaît tes pensées, même les plus secrètes.

Si devant une question franche, l'enfant paraissait vouloir échapper par quelque léger mensonge, elle le prévenait par ces mots: Souviens-toi que Dieu sait tout.

Sans s'en douter, elle redisait les paroles que Dieu avait adressées à Abraham: Marche devant moi et sois parfait, et le souvenir de Tobie à son fils: Tous les jours de ta vie, aie Dieu présent à ta pensée; garde-toi de jamais consentir au péché et de transgresser les préceptes du Seigneur.

Les admirables spectacles de la nature lui offraient l'occasion de raviver dans l'âme de ses fils le souvenir du Créateur. Par une belle nuit étoilée, elle leur montrait le firmament et leur disait: C'est Dieu qui a créé le monde et a placé là haut toutes ces étoiles. Si le firmament est si beau, que sera-ce donc du Paradis!

A la vue des prés fleuris, d'un lever d'aurore sereine, d'un brillant coucher de soleil: Que de belles choses le bon Dieu fait pour nous!

L'orage gronde: effrayés par les coups du

tonnerre les enfants se serrent autour d'elle: Voyez comme Dieu est puissant: Qui pourra lui résister? Gardons-nous de commettre le péché!

La grêle a détruit les récoltes, ruiné les plus belles espérances: elle s'en va constater le désastre: Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté. Lui-seul est le maître. Tout cela est pour notre plus grand bien. Mais sachez que pour les méchants ce sont là des châtiments: on ne se moque pas de Dieu!

La récolte au contraire a-t-elle réussi; la moisson est-elle abondante: Remercions le bon Dieu. Qu'il est aimable de nous donner ainsi la pain quotidien!

Pendant l'hiver, toute la famille est assise autour d'un bon feu; au dehors c'est le vent, la neige, la glace, et elle fait cette réflexion: Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Bon Dieu! Il nous donne tout le nécessaire: en vérité, c'est un bon père: «Notre Père qui êtes aux cieux...»

A l'enseignement religieux, Marguerite joignait un autre moyen d'éducation: c'était le travail. Elle ne souffrait pas que ses enfants restent oisifs, et elle s'ingéniait à leur trouver de l'occupation.

Le petit Jean avait quatre ans à peine, et déjà il savait détacher la filasse des tiges de chanvre; sa mère lui en confiait une certaine quantité, et c'était seulement sa tâche finie qu'il pouvait aller s'amuser.

Son jeu favori était celui de la galle (1), et il fabriquait lui-même des petites boules de bois et des bâtons bien arrondis. Souvent il arrivait que la balle, lancée par une main maladroite ou imprudente, venait l'atteindre au front ou en plein visage; il courait alors vers la maman qui lui disait:

— Qu'est-ce qui t'arrive encore? tous les jours du nouveau! Pourquoi vas-tu avec ces camarades? tu ne vois pas qu'ils sont méchants?

— C'est justement pour cela que j'y vais; avec moi, ils sont plus tranquilles, et puis ils ne disent pas certains mots.

— Et en attendant tu reviens avec la tête cassée.

— Ça, c'est un accident.

— Ça va bien; mais il ne faut plus aller avec eux.

— Oh! maman!

— Tu as compris?

— Si c'est pour vous faire plaisir, je n'irai plus: mais voyez, quand je suis avec eux, ils font ce que je veux et ils ne se battent pas.

On est étonné d'un tel langage dans la bouche

(1) C'est un jeu des plus simples qui consiste à lancer à l'adversaire une petite boule avec une raquette toute de bois, et celui-ci doit se garder et la relancer avec un bâton.

d'un enfant qui sait à peine parler. Il est certain que le petit Jean Bosco pressentait dès lors la mission qu'il aurait à remplir auprès des enfants; nous en retrouvons le précieux témoignage dans ses mémoires autographes: « J'avais à peine cinq ans, et je m'étais déjà mis en tête de réunir mes petits camarades pour leur faire le catéchisme; c'était là mon plus grand plaisir: il me semblait que j'étais destiné à le faire toute ma vie. »

Nous l'avons vu, Marguerite veillait avant tout à former chez ses enfants une conscience droite, à les habituer à la franchise, à la bonne humeur dans toute leur conduite; mais elle tenait également à la décence, à l'ordre extérieur. Et cela aussi est conforme aux préceptes des Saints Livres: « Mange avec joie ton pain, et bois ton vin dans l'allégresse, tandis que tes œuvres sont agréables à Dieu. Aie soin que tes vêtements soient propres et parfume tes cheveux selon l'usage des ancêtres (1). »

Jusque vers leur huitième ou dixième année, elle veilla non seulement à une tenue convenable, mais elle y aimait encore une certaine élégance.

Le dimanche, ils mettaient leurs plus beaux habits; leurs cheveux un peu longs, naturellement frisés, étaient noués par un joli petit ruban.

Tous ceux qui rencontraient la charmante famille, et surtout les mamans s'arrêtaient pour féliciter Marguerite: « Oh! les charmants enfants, on dirait de petits anges! »

Marguerite jouissait de ces éloges; car elle éprouvait profondément dans son cœur, et avec au moins autant de noble fierté, les sentiments exprimés jadis par la mère des Gracques. Elle pouvait dire, elle aussi, en montrant ses fils: Voilà mes joyaux. Ses fils étaient réellement son plus grand trésor, son ornement, sa gloire.

— Savez-vous bien, leur disait-elle ensuite, pourquoi je vous ai faits si beaux aujourd'hui? C'est parce que c'est dimanche; et il convient que vous montriez, même à l'extérieur, la joie que tout chrétien doit éprouver en ce jour. Je veux que la beauté de vos habits vous rappelle la beauté de vos âmes. A quoi vous serviraient-ils d'être bien habillés, si votre cœur était souillé par le péché!

« Tâchez de mériter les louanges de Dieu: celles des hommes ne servent qu'à vous enfler de vanité et d'orgueil; et Dieu punit ceux qui s'abandonnent à ces sentiments mauvais... »

« On vous a dit que vous ressembliez à des anges; soyez-le de fait, surtout maintenant que nous allons à l'église. Il faudra y prier comme il faut, sans vous tourner de droite et de gauche sans bavarder. Jésus, qui est dans le Saint Sa-

(1) Ecclésiaste, IX, 7 8.

crement, sera content de vous voir prier ainsi en sa présence, et il vous bénira ».

La douceur inépuisable de Marguerite jamais ne dégénéra en faiblesse; et ses enfants savaient bien qu'au besoin elle aurait eu recours aux punitions.

Et pourtant jamais ils ne reçurent d'elle, même un soufflet. Elle suppléait au châtement corporel par des moyens ingénieux, qui employés avec prudence, réussissaient à merveille auprès de ces enfants habitués à obéir.

Un jour d'été Joseph et Jean rentraient à la maison haletants et dévorés de soif. Jean avait alors quatre ans.

— Maman, pardon.

— Ah! comme ça, oui.

Elle va prendre de l'eau et lui en donne.

Une autre fois, le même enfant très ardent par nature, et vif comme on l'est à cet âge, s'est rendu coupable d'une impatience assez notable.

Marguerite l'appelle: l'enfant accourt; sa mère lui dit:

— Jean, tu vois cette baguette, là bas?

— Oui, maman, dit le petit qui recule timidement de quelques pas.

— Eh bien, apporte-la-moi.

— Et qu'est-ce que vous voulez en faire?

— Porte-la-moi, puis on verra.



Maison où est né Don Bosco (1).

La maman va prendre de l'eau et en offre d'abord à Joseph. Jaloux de cette espèce de préférence, Jean se met à bouder et refuse de boire quand vient son tour.

Marguerite ne dit rien, et remet l'eau à sa place. L'enfant demeure pensif, puis d'une voix timide:

— Maman.

— Eh bien? Quoi?

— A boire, s'il vous plaît.

— Tiens! je croyais que tu n'avais pas soif.

(1) Depuis le 6 Octobre 1901, sur le fronton de la porte, on lit cette inscription:

DANS CETTE HUMBLE MAISON,
AUJOURD'HUI ENTIÈREMENT RESTAURÉE
EST NÉ
DON JEAN BOSCO
LE 16 AOÛT 1815

Jean va prendre la baguette et la présente en disant:

— Oh! vous voulez l'essayer sur mon dos! — Pourquoi pas? si tu fais toujours des sottises!

— Je ne le ferai plus, maman.

Et il souriait au sourire de sa mère.

Le sourire d'une mère! Qui pourra dire tout le bien qu'il fait au cœur de l'enfant! Il répand, jusqu'au fond, l'amour et la joie: c'est le stimulant le plus efficace à l'accomplissement du devoir: plus tard, c'est le souvenir le plus délicieux.

Cependant cet amour de Marguerite envers ses enfants ne la porta jamais à la sensiblerie. Tout au contraire, elle voulut les façonner à une vie sobre, laborieuse et dure. Aussi devin-

rent-ils robustes. Les longues marches ne les fatiguaient pas et ils ne savaient pas calculer les distances. Bien des fois il arriva que Jean, après son ordination sacerdotale, pendant son séjour au Séminaire de Théologie casuistique de Turin, se mit en route à deux heures de l'après-midi, pour arriver sans fatigue à la maison paternelle à 8 heures du soir, après avoir fait ses trente-deux Kilomètres.

Un morceau de pain sec faisait tous les frais du déjeuner; pas de fruits, quoiqu'on fût à la campagne, encore moins de café au lait. Et Jean continua ce régime pendant les vacances du séminaire, lorsqu'il était déjà abbé.

Son lit du Séminaire comprenait un matelas; mais pour les vacances, il n'avait qu'une paille et assez dure; sa mère lui disait :

« Il vaut mieux s'habituer à souffrir; on n'a pas de peine à s'accoutumer au bien-être ». Et tout le temps des vacances, Jean n'avait pas d'autre couchette. Il avait dû lui-même enrouler son matelas dans une couverture pour jusqu'à la rentrée. « Qui sait ce qui t'arrivera plus tard! faisait-elle encore remarquer; tu ne sais pas ce que Dieu te réserve. Il est bon de savoir se priver un peu ».

Afin de tremper plus fortement le caractère de ses fils, elle ne craignait pas d'écourter leur sommeil, parce que, disait-elle, l'homme qui dort ne prend pas de poissons ».

Souvent, le soir, elle les occupait à divers petits travaux qui avaient généralement pour but une œuvre de charité; et le matin avant le lever du soleil, elle les éveillait, et il fallait être debout sans retard.

Il lui arrivait aussi de les faire lever pendant la nuit, pour aller prêter assistance à quelque malade du voisinage.

Jean s'habitua ainsi à ne pas trop souffrir du manque de sommeil. Cependant lorsque sa mère croyait qu'il n'avait pas assez dormi la nuit, elle lui disait, aux heures chaudes de la journée d'aller se reposer. L'enfant obéissait, s'asseyait sur un banc, s'accoudait sur la table, mais il ne pouvait pas s'endormir.

— Il faut dormir, Jean, disait Marguerite.

— Mais oui, maman, vous voyez bien que je dors — et il fermait un moment les yeux. La mère était contente:

— Vois-tu, mon enfant, la vie est courte; nous avons peu de temps pour faire le bien. Les heures que nous consomons dans un sommeil inutile sont perdues pour le paradis; les minutes que nous pouvons lui dérober sont une prolongation de la vie. Le sommeil est l'image de la mort. Pendant ces quelques minutes, que de bien à faire, et que de mérites à acquérir!

Ce langage est l'écho de la divine parole:

« Tout ce que peut faire ta main, hâte-toi de l'accomplir, parce qu'au tombeau où tu cours, il n'y a plus ni action, ni pensée, ni sagesse, ni science (1).

Nous verrons dans la suite si Jean avait appris le bon emploi du temps.

A l'école de sa mère, il apprit aussi la franchise, l'ouverture de caractère et le courage.

Une année, au temps de la vendange, il se trouvait pour quelques jours à Caprighio dans la famille de sa mère. Un soir, quelqu'un se mit à raconter que parfois on entendait dans le grenier des bruits étranges, plus ou moins prolongés, mais toujours effrayants.

L'opinion commune était que ce vacarme ne pouvait être que diabolique. Jean n'était pas de cet avis; il devait y avoir là-dessous quelque cause naturelle: le vent, une fouine, etc., etc.

Comme il était déjà tard, on avait éclairé les lampes; or voilà que tout d'un coup on entend au dessus comme le fracas d'un objet lourd qui tombe, puis un bruit sourd et prolongé qui court d'une extrémité à l'autre de la salle. Silence général: on est terrifié.

On s'interroge du regard.

— Viens, allons-nous en, dit Marguerite à son fils.

— Mais non, je voudrais voir ce que c'est.

Le bruit reprenait par intervalles. Il allume un fanal et s'écrie:

— Allons examiner ça.

En même temps, il gravit l'escalier de bois qui conduit au grenier. Les autres, tous munis de lumières et armés de bâtons le suivent et chuchotent entr'eux.

Jean pousse la porte; il entre, et tenant la lanterne un peu haute, regarde tout autour. Pas âme qui vive; silence absolu. Ceux qui ont suivi l'enfant avancent la tête vers l'intérieur. Deux seulement sont assez hardis pour entrer après lui.

Mais bientôt c'est un cri d'épouvante et plusieurs descendent précipitamment. Un va à blé oscillait sur lui-même et s'avancait! Cependant il s'était arrêté quand on avait crié: mais un moment après, il s'était remis en mouvement, et il était bientôt aux pieds de Jean qui s'était approché.

Sans se troubler, il fait passer son fanal à celui qui était plus près de lui: mais ce dernier, dans son effroi, laisse tomber le fanal qui s'éteint. Jean s'en fait donner un autre, le dépose sur une vieille chaise qui se trouvait par là, et se baisse pour prendre le van.

(à suivre).

(1) Ecclésiaste, IX, 10.



MATTO GROSSO

Un épidémie au milieu des Indiens.

Colonie S. Joseph Sangradour
1er Janvier 1914.

Très Vénéré Père.

Dans ma dernière lettre datée du 1er Nov. 1913, je vous parlais des 88 nouveaux Indiens que la Providence venait de nous envoyer. Je vous faisais part aussi de mes soucis, à me voir pour le moment dans l'impossibilité de les mettre sur la voie de la civilisation.

Ces pauvres gens étaient arrivés dans un état pitoyable, aussi deux mois après, étaient-ils presque tous l'un après l'autre atteints d'une sorte d'influenza suivie de rougeole. Cette maladie n'est pas mortelle, mais elle est épidémique, et de fait, tous y sont passés, même les adultes.

Vous voyez quelle critique situation était la nôtre. Pour comble de malheur, la plupart de ces braves gens, se mettent en tête dès les débuts de l'épidémie d'aller rendre visite à leurs parents et amis des Colonies du Sacré Cœur et de l'Immaculée Conception.

J'ai beau leur dire qu'ils courent risque d'être atteints du mal pendant leur voyage et qu'alors... Mais ils ne veulent rien entendre. A peine ont-ils fait une trentaine de Kilomètres que le mal les oblige à s'arrêter; et nous mêmes nous nous trouvons trop occupés à soigner et à surveiller les malades de la Colonie pour aller à leur aide.

Le 1er Décembre, tandis que j'allais d'une cabane à l'autre pour distribuer les remèdes, l'Indien Estievan m'aborde tout abattu, les larmes aux yeux.

— Père, viens porter le remède à ma fille Amélie; elle souffre beaucoup: elle a eu une enfant qui peut-être est déjà morte.

— Où est-elle?

— Dans la forêt, là à côté. Je le suis: la malade était à deux cents mètres dans le bois; son mari nous vient au devant et nous dit que la petite est sur le point d'expirer.

Je me hâte; l'enfant respirait encore: je cours au fleuve et avec la tasse qui me servait à distribuer les remèdes aux malades, je verse sur son front l'eau régénératrice. Au bout d'un quart d'heure cette âme innocente s'en allait vers Dieu. La grand mère qui était là, avait déjà creusé la petite fosse, et elle ensevelit l'enfant sans cérémonie.

Je laisse faire sans protester: j'avais pourvu au salut de l'âme, c'était l'essentiel: le reste, c'est la coutume des Bororos pour les enfants qui meurent peu après leur naissance.

Moins heureuse a été la vieille Silvine, la grand mère de Thiago (1) le jeune Indien qui a accompagné Don Malan dans son dernier voyage en Europe. Elle était robuste, malgré son grand âge; mais elle souffrait de l'asthme. Elle fut prise de la rougeole et mourut subitement pendant la nuit sans que personne s'en aperçût. Je m'étais bien promis de la baptiser *in articulo mortis*, comme nous faisons pour tous nos adultes: mais la mort m'a prévenu.

Quel contraste, une créature ne fait que paraître sur la terre, et elle est aussitôt régénérée: une autre arrive à l'extrême vieillesse et elle meurt sans avoir le bonheur d'être baptisée. C'est une grande douleur pour le pauvre missionnaire.

Le lendemain, à la première nouvelle de cette mort, la peur de mourir s'empare de tous ces pauvres Indiens, et ils décident d'abandonner l'aldée, jusqu'à ce que l'épidémie ait cessé. Il n'y a pas moyen de les retenir; et cependant plusieurs sont déjà en si mauvais état que j'étais toujours sur le qui-vive, prêt à les baptiser à l'article de la mort: il m'en reste quinze en tout.

Nous étions dans la neuvaine de l'Immaculée Conception; et j'ai l'habitude de recommander dès le début qu'on la célèbre avec ferveur, comme dans toutes nos Maisons; la Ste Vierge nous accorde toutes les années en cette circonstance des faveurs spéciales.

Allait-elle donc faire exception cette année?

(1) Le présent numéro contient le portrait du jeune Thiago; en Février dernier, page 39, le Bulletin a publié trois gentilles lettres de cet enfant Bororo; nous y renvoyons nos lecteurs.

Il est vrai pourtant qu'aux yeux de la foi les croix et les contrariétés sont des bienfaits signalés, et le prélude de grâces importantes, une fois l'épreuve surmontée.

Tout en effet semblait nous être contraire: même la pluie qui était déjà en retard au point de nous faire craindre que toutes nos plantations fussent perdues. Mais le 10, voilà que la pluie tombe abondante: bientôt nous constatons que tout est sauvé, et que nous aurons même de meilleures récoltes que les années précédentes.

Et les Bororos? Ce qui est le salut de nos terres ne fait que rendre plus triste leur situation.

Ils sont dans les bois, malades, et loin de tout secours. Je m'étais hâté d'aller les rejoindre dès que les pluies avaient commencé. Ils étaient dans un état à faire pitié. Les uns demandent des remèdes, les autres de la nourriture. Je fais le possible pour les secourir, mais j'ai la tristesse de ne pouvoir adoucir leurs douleurs.

Chacun s'était fait tant bien que mal un abri avec des feuilles de palmier, au pied de quelque grand arbre. Mais ce genre de logement qui pouvait suffire avant les pluies, ne servait guère ensuite: l'eau y entraît de tous côtés. Or, j'arrivai au milieu d'eux justement pendant que la pluie donnait son plein. Comme ils souffraient les pauvres malheureux!

Je leur représente l'imprudence qu'ils ont faite en abandonnant leurs bonnes cabanes où ils étaient aussi plus à la portée des secours. Ils reconnaissent leur tort, et promettent de retourner dès qu'ils seront un peu mieux.

Il y avait entr'autres une jeune femme de 23 ans, gravement malade, ainsi que son mari. Je leur donne quelque remède et un peu de nourriture, et je m'en sépare navré, surtout à la vue de leur pauvre petite, âgée de deux ans et qui pleure parce qu'elle a faim. Avant de partir, je reviens auprès d'eux: il me semblait qu'il y avait urgence à baptiser cette femme, à cause du danger où elle était.

Mais je me décide à remettre au lendemain, et malheureusement la pauvre femme mourait pendant la nuit. A la première nouvelle, je remonte à cheval et je constate la triste réalité. Elle était déjà ensevelie à peu de distance de l'endroit où je l'avais laissée la veille. Mon plus grand chagrin était qu'elle fût morte sans baptême. Mais d'autre part, on ne peut pas baptiser si facilement ces adultes: s'ils reviennent à la santé, est-on sûr qu'ils vont renoncer à leurs superstitions?

Cette fois je trouve tous mes Indiens dans le découragement: un certain nombre sont plus gravement malades; quelques jours plus tard, une petite enfant mourait peu après avoir reçu la grâce de baptême. Tout cela fait réfléchir ces

pauvres gens qui se décident à retourner à la Colonie. Ils m'envoient dire d'amener quelque robuste jeune homme pour porter une pauvre vieille qui ne peut marcher; il faudrait aussi un cheval pour transporter un autre malade. Je fais ce qu'ils me demandent. Nous étions au 19 Décembre.



Le jeune Thiago qui l'année dernière accompagnait en Europe Mgr Malan.

Les premiers que je rencontre reposent étendus sur le sol, exténués par la marche.

Deux Kilomètres plus loin, nous rencontrons le malade pour lequel j'avais amené le cheval. Il se traîne appuyé sur un bâton; il n'a pas même la force de parler. Nous le mettons sur la monture; nous le laissons aller tout seul, parce que nous voyons qu'il pourra se tirer d'affaire. Enfin on arrive au campement pour prendre la

PAGE À RELIRE.

La Société sans Dieu.

Quand les classes que Dieu met à la tête de la société méconnaissent les devoirs qu'elles doivent remplir; lorsqu'elles oublient que leur privilège est une fonction; lorsqu'elles secouent toute autorité et s'affranchissent de toute charité; lorsque, pour être plus libres dans leur ambition, dans leur orgueil et dans leur plaisir, elles disent: Il n'y a plus de Dieu! aussitôt la multitude les prend au mot. Car, en effet il n'y a plus de Dieu pour le peuple, dès que ses supérieurs cessent de lui donner les exemples et les soins qui lui sont dus: il n'est plus instruit, il n'est plus aimé, il n'est plus soulagé, et dans son cœur s'agite le redoutable problème de l'inégalité des conditions humaines.

Comment tenterait-il de le résoudre autrement qu'il n'a toujours fait? Oté Dieu, ce problème fait chanceler la raison même des bons et des sages, il écrase l'humanité. D'un côté tant de misérables et de l'autre si peu d'heureux, c'est une injustice dont la conscience livrée à elle-même, ne peut prendre son parti. La félonie des démagogues et l'enthousiasme des faux prophètes s'empareront toujours aisément des instincts divers, jaloux, méchants, quelquefois aussi généreux, qui se résignent plus volontiers à l'égalité dans la misère qu'au poids et à l'horreur de voir toujours les biens de ce monde trop inégalement partagés.

Les démagogues et les faux prophètes apparaissent donc suivis d'une foule doublement tourmentée de la faim du corps et de celle de l'âme, et qui demande du pain et de la foi. Les uns pour se faire un parti, les autres obsédés du sentiment confus de l'ordre et de la justice, parlent à cette foule: ils l'assouplissent à leurs désirs en lui promettant tout ce qu'elle souhaite tout ce qui lui manque, des plaisirs, des vengeances, des doctrines, la paix! L'élève de Rousseau dit au disciple effrayé de Voltaire; l'homme du peuple, socialiste convaincu dit au bourgeois bel esprit qui cesse de rire: Oui plus de Dieu! au spectacle de vos réjouissances égoïstes et de mes misères inconsolées, je sens qu'il n'y a pas de Dieu! Mais pourquoi des grands, pourquoi des forts, pourquoi des propriétaires et des capitalistes? pourquoi toute l'humanité condamnée à mourir dans l'abondance un petit nombre d'oisifs insolents?

La question réduite à ces termes n'a plus de solution pacifique possible; on tue.

Le christianisme a partout élevé ses autels sur les débris d'idoles abominables auxquelles l'homme sacrifiait des victimes humaines: l'autel chrétien renversé, l'idole se redresse: elle demande du sang elle en est abreuvée, et elle en veut encore. Elle en aura encore. Jusqu'à ce que la société ait expié son crime en replantant la croix sur l'idole abattue de nouveau, le sang coulera devant l'idole.

LOUIS VEUILLOT.

pauvre vieille. Elle était restée toute seule, avec sa petite-fille âgée d'environ 12 ans; elles nous attendaient. Quand je dis à cette femme que j'avais amené un mulet pour la transporter, elle pousse un long cri de terreur et ajoute *Inni butto!* Mon Dieu, je tomberai!

Nous la rassurons: l'animal que nous avons amené est doux; on ira sans se presser, et nous serons là pour la soutenir. Elle finit par accepter. Nous ramassons toutes ses hardes; la petite en prend sa part, ainsi que le jeune homme et il y en a aussi pour moi. Puis j'enveloppe la pauvre vieille dans une couverture, et à l'exemple du bon Samaritain je la mets sur la monture. Elle s'y trouve tout de suite à son aise, et la peur lui passe. Nous arrivons au passage d'un torrent qui heureusement est à sec; mais il est profond et on ne peut le traverser à cheval. Cette fois, je fais l'office du Bon Pasteur, je la prends sur les épaules, et la prie d'appuyer sur ma tête avec ses mains entrelacées: je descends jusqu'au fond du ravin, et en m'aidant avec les mains, avec les pieds, j'arrive sans malheur à l'autre bord. Pauvre femme!... Quand on fut enfin arrivé à sa cabane, elle se laisse aller à terre, épuisée de fatigue.

Quant au veuf, nous l'avons retiré à la Mission, pour pouvoir mieux le soigner; il paraissait à l'extrémité; et même quelques jours après, l'indien qui le soignait vint me dire de me hâter... qu'il allait mourir.

Je l'ai alors baptisé, et lui ai fait la recommandation de l'âme. Il semble maintenant aller mieux: espérons.

A présent, le fort de l'épidémie est passé: et tous entrent en convalescence.

Veillez, très vénéré Père, agréer ces nouveaux dont je vous fais part afin de vous tenir toujours au courant de tout ce qui se passe au milieu de nous; vous les communiquerez à tous nos supérieurs, avec l'expression de notre respect et en même temps vous voudrez bien recommander cette Mission à la charité de nos chers Coopérateurs.

Je vous demande aussi pour nous tous votre bénédiction en me disant.

Je suis tout dévoué dans le Cœur de Jésus
JEAN BALZOLA, prêtre
Missionnaire Salésien.





Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge béate qui est en tous les temps le secours des Chrétiens.
— PIERRE P. X.

Grâces et Faveurs.

Une mère de famille dans des jours d'angoisse pour l'avenir de son fils, s'est vivement recommandée à N. D. Auxiliatrice. Ses prières ont été exaucées.

En reconnaissance, elle envoie 5 fr. pour les orphelins de D. Bosco et 5 francs pour une messe d'action de grâces à l'autel de N. D. Auxiliatrice.

Nice.
Vve L. R.

Je suis heureux de vous remettre la somme de 5 fr. promise à D. Bosco, si par son intercession ma fille réussissait son examen. C'est chose faite.

Nice, 29 juin 1914.
L. B.

Je vous adresse cent fr. en actions de grâces pour une faveur temporelle.

Ille et Villaine, 20 juin 1914.

Ci joint un mandat de 15 fr. en reconnaissance de la guérison de ma fille, obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice et de Don Bosco, et pour d'autres faveurs.

Challand, 21 juin 1914.
S. V.

Mandat international de 20 fr. pour les œuvres en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Hérault, 15 juin 1914.
G. A.

J'ai reçu beaucoup de faveurs de la T. S. Vierge Marie. En reconnaissance je vous envoie 22 fr. dont 9 pour 3 Messes. Veuillez en même temps m'inscrire au nombre des Coopérateurs salésiens.

Smyrne, 8 juin 1914.
C. G.

Je vous fais tenir un bon de poste de 10 fr. pour les réparations du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice au Valdocco.

Je vous fais cet envoi en reconnaissance de l'appui efficace que je viens de recevoir de cette bonne Mère... je ne cesse de l'invoquer; seule Elle peut nous aider à surmonter les difficultés qui nous oppriment.

Bordeaux, 2 juin 1914.
X.

Ayant été secouru après avoir invoqué l'appui de notre Mère céleste. Marie Auxiliatrice, je m'empresserai de tenir ma promesse en vous adressant un bon de poste de 5 fr. pour des messes en faveur de nos chers disparus.

Bordeaux, 11 juin 1914.
X.

En reconnaissance de plusieurs grâces obtenues et d'une protection spéciale de la Sainte Vierge, j'envoie 100 fr. qui doivent servir à la restauration du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin. Je demande de nouvelles faveurs à la Ste Vierge par l'intercession de D. Bosco; je promets une nouvelle offrande et une nouvelle insertion d'ici à la fin de l'année si N. D. Auxiliatrice m'exauce encore.

Nogaro (Gers), 12 juin 1914.
M. A.

Ci inclus deux francs pour une Messe d'action de grâces pour une faveur obtenue par l'intermédiaire de Marie Auxiliatrice.

Lille, 15, juin 1914.
J. G.

Je remercie la Ste Vierge pour le mieux qu'elle a accordé à ma fille, et demande la guérison complète.

Ci joint une offrande de 5 fr.
MARGUERITE.

J'avais promis une offrande de 6 fr. pour vos chers orphelins et l'insertion dans le Bulletin.

si la bonne Marie Auxiliatrice m'obtenait de surmonter certaines difficultés.

J'ai été exaucée trois fois et je viens acquitter ma dette de reconnaissance envers cette tendre Mère.

Guingamp, 6 juin 1914.
A. R.

Veillez recevoir pour le sanctuaire de N. D. Auxiliatrice la somme de 50 fr.

J'avais demandé à la Ste Vierge la guérison de mon fils par l'intercession de D. Bosco et de Dominique Savio: j'ai été exaucée; je désire que la faveur soit publiée dans le Bulletin.

Montpellier, 28 Mai 1914.
P. C.

Merci à N. D. Auxiliatrice pour une très grande grâce obtenue; je lui demande encore une grande faveur.

Anonyme.

Ci-joint un mandat poste de 20 fr. pour les œuvres de D. Bosco et en exécution d'une promesse.

Anonyme des Deux Sèvres.

Étant dans un état nerveux très grand. je suis revenue à mon état normal, grâce à N. D. Auxiliatrice. Ci joint 5 francs que j'avais promis.

Tours, 5 Mai 1914.
J. Ch.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son intercession à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Alexandrie d'Egypte — A.: 5 fr. pour l'œuvre de N. D. Auxiliatrice en reconnaissance d'une grâce.

Argenvé du Plessis — J. M.: 3 fr. en remerciements à N. D. Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

Angoulême — A. T.: 5 fr. pour remercier N. D. Auxiliatrice d'une grâce obtenue.

Loire — L.: 2 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Maine et Loire — G.: 2 fr. aux œuvres de Dom Bosco pour une grâce obtenue.

Marseille — Anonyme: 10 fr. pour les orphelins: reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Maine et Loire — M. de la B.: 5 fr. remerciements à N. D. Auxiliatrice et à Dom Bosco pour la guérison d'une malade.

Montpellier — V.: 20 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

Lille — P. L.: 100 fr. pour amélioration de l'état d'une santé.

Paris — E. R.: 5 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

Ver — E. B.: 14 fr. 75 en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Vaucluse, Sorgues — B. C.: 3 fr. dont deux pour une Messe et 1 fr. pour les œuvres Salésiennes.

Turin — Th. V. 25 fr.. Veuillez célébrer une Messe d'action de grâces.

Trésor spirituel.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENGE PLÉNIÈRE:



ANCONE — Le maître-autel de la nouvelle église.

- chaque mois:
- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
 - 2) le jour où ils feront l'exercice de la Bonne Mort;
 - 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} août au 1^{er} septembre:

- 6 Août: Transfiguration de N. S. Jésus-Christ.
- 15 » Solennité de l'Assomption de la T. S. Vierge.
- 16 » Fête de S. Roch.
- 23 » Commémoration du Très Pur Cœur de Marie.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

Le Cardinal Bégin à l'Oratoire St François de Sales.

Le matin du 8 juin, S. Em. le Cardinal Bégin, archevêque de Québec, nous arrivait à l'improviste à son retour de Rome. Il était accompagné de Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi.

Après un court entretien avec les Supérieurs, Son Eminence a fait la visite des ateliers, au cours de laquelle il manifesta sa peine de ne plus être accompagné, comme il l'avait été autrefois par M. l'abbé Le Bigot, notre regretté Confrère.

Les jeunes latinistes ont voulu aussi présenter leurs hommages à Son Eminence, et recevoir sa bénédiction.

La musique instrumentale a exécuté divers morceaux, ce qui a excité la curiosité du voisinage, et une centaine d'enfants du Patronage sont venus à leur tour applaudir le nouveau Prince de l'Eglise et baiser affectueusement son anneau.

Au zélé Cardinal qui a pour Don Bosco et pour ses œuvres une profonde affection, nous offrons de nouveau l'expression de notre reconnaissance.

VERVIERS. — Le 50^e anniversaire de la Société des Jeunes-Ouvriers et du Cercle St Joseph.

En 1900 les Salésiens ont pris la direction de la Société des Jeunes Ouvriers fondée en 1864, et en 1908 celle du Cercle S. Joseph fondé en 1865.

Le 17 Mai dernier ces deux Sociétés ont ensemble célébré leurs fêtes jubilaires. Nous reproduisons ici quelques extraits du compte rendu donné par le « Courrier du Soir ».

« Une constatation bien juste a été faite par M. H. Bonjean dans le discours qu'il a prononcé dimanche, au Cercle St-Joseph, à l'assemblée solennelle qui réunissait les membres de deux sociétés jumelles, célébrant ensemble le cinquantième anniversaire de leur fondation: ce jubilé prouve que les catholiques verviétois se sont occupés des œuvres ouvrières, alors qu'il n'y avait aucun intérêt politique à le faire et bien avant l'encyclique *Rerum novarum*.

On peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'ils ont été parmi les premiers à entrer dans cette voie, et il faut, une fois de plus, les en féliciter.

Les fêtes jubilaires favorisées par un temps superbe, ont pleinement réussi.

A 7 h. du matin une messe de communion générale a été célébrée en l'église primaire de St. Remacle par Mgr l'Evêque de Liège, pour ouvrir dignement cette belle journée.

Dans le courant de la matinée des délégués des sociétés jubilaires sont allés au cimetière dé-

poser des fleurs sur les tombes de plusieurs fondateurs et notamment sur celle de M. Pierre Limbourg, leur ancien directeur.

La grand messe. — A 10 heures, en l'église primaire de St-Remacle qui avait revêtu sa parure des grandes fêtes, a été célébrée une grand messe en musique à laquelle Mgr Rutten évêque de Liège qu'accompagnait Mgr Herzet, vicaire général, a assisté pontificalement.

Cette cérémonie a été grandiose. *Après la grand Messe le cortège, qui comprend 44 sociétés ou délégations de sociétés, accompagne les groupes de jubilaires au local du Cercle S. Joseph où doit avoir lieu l'assemblée générale.*

L'assemblée générale. — De chaque côté de la scène se dressent les bannières de la société des Jeunes Ouvriers et du Cercle St-Joseph.

Mgr Rutten est entouré de MM. le Vicomte Simonis et de Jaer, les deux seuls fondateurs survivants; Davignon, ministre des affaires étrangères; Borboux député; Mgr Herzet, vicaire général; Armand Simonis, président des Jeunes Ouvriers; vicomte de Biolley, président du Cercle St. Joseph.

MM. les abbés Desaille, révérend curé doyen de Verviers; Schillings révérend curé doyen de Limbourg; Lauscher, révérend curé de Düren; Parnal, révérend curé de Ste-Julienne; Beuvens révérend curé de St-Pierre à Huy; Hauzeur, révérend curé de Theux Barras, révérend curé de Cereux; Heuseux, tous anciens directeurs de l'un ou l'autre des cercles jubilaires; M. Winandy, bourgmestre de Dison;

L'abbé Ancion révérend vicaire de Ste-Julienne, auteur des paroles de la cantate; G. Vosse, vice-président du Cercle catholique; H. Bonjean vice-président des Jeunes Ouvriers; Carabin, Hannotte, et J. Cardol conseillers communaux; Mathien Navaux, président des Vétérans; l'abbé Blain, supérieur des Salésiens de Verviers; les membres des comités etc. etc.

Une cantate composée pour la circonstance, par M. Julien Closset et M. l'abbé Ancion, est alors exécutée par les deux chorales réunies des Jeunes Ouvriers et de S-Joseph.

Les discours. — M. Armand Simonis rend d'abord grâce à Dieu et à Marie Auxiliatrice des bienfaits qu'ont reçus pendant ce demi-siècle les sociétés jubilaires. Il adresse un souvenir à la mémoire de feu Pierre Limbourg, qui fut l'âme des deux œuvres aujourd'hui en fête et qui se réjouissait d'atteindre cette solennité tant désirée. « Nous-mêmes, continue l'orateur, nous nous faisons une grande joie de fêter M. Limbourg. Dieu

en a jugé autrement. Il l'a trouvé mûr déjà en 1912 pour les joies sans fin. Mais son souvenir est demeuré, et sur nos sociétés; son âme planera longtemps encore ». (Longs applaudissements).

M. Simonis souhaite ensuite la bienvenue à Mgr Rutten, qui s'intéresse tant à nos œuvres et qui a daigné s'associer aux solennités de ce jour. Il remercie toutes les notabilités présentes, regrette l'absence de Don Scaloni, supérieur des PP. Salésiens de Belgique, actuellement en tournée d'inspection des missions au Congo, et rend hommage aux anciens directeurs des sociétés jubilaires.

Le dévoué président fait ensuite ressortir le caractère nettement et profondément chrétien de ces œuvres. Il proclame leur but de préservation, d'éducation, d'instruction, de récréation et de sanctification.

Signalant la lutte perpétuelle entre le bien et le mal M. Simonis s'exprime ainsi:

« Du haut jusqu'en bas de l'échelle sociale, soyons bien persuadés, messieurs, que nous avons tous notre rôle à jouer dans cette lutte perpétuelle, et que notre rôle est à remplir dans la charité de Jésus-Christ, il y a près de deux mille ans!

« Sa parole est aujourd'hui vivante comme alors et comme elle le sera toujours!

« Laissons à d'autres le triste privilège de semer dans le cœur des hommes les ferments de discorde et de lutte des classes. A des œuvres qui ne peu vent qu'engendrer la haine opposons des œuvres d'amour et de concorde! Suivons de plus en plus la doctrine de Jésus Christ! » (Acclamations).

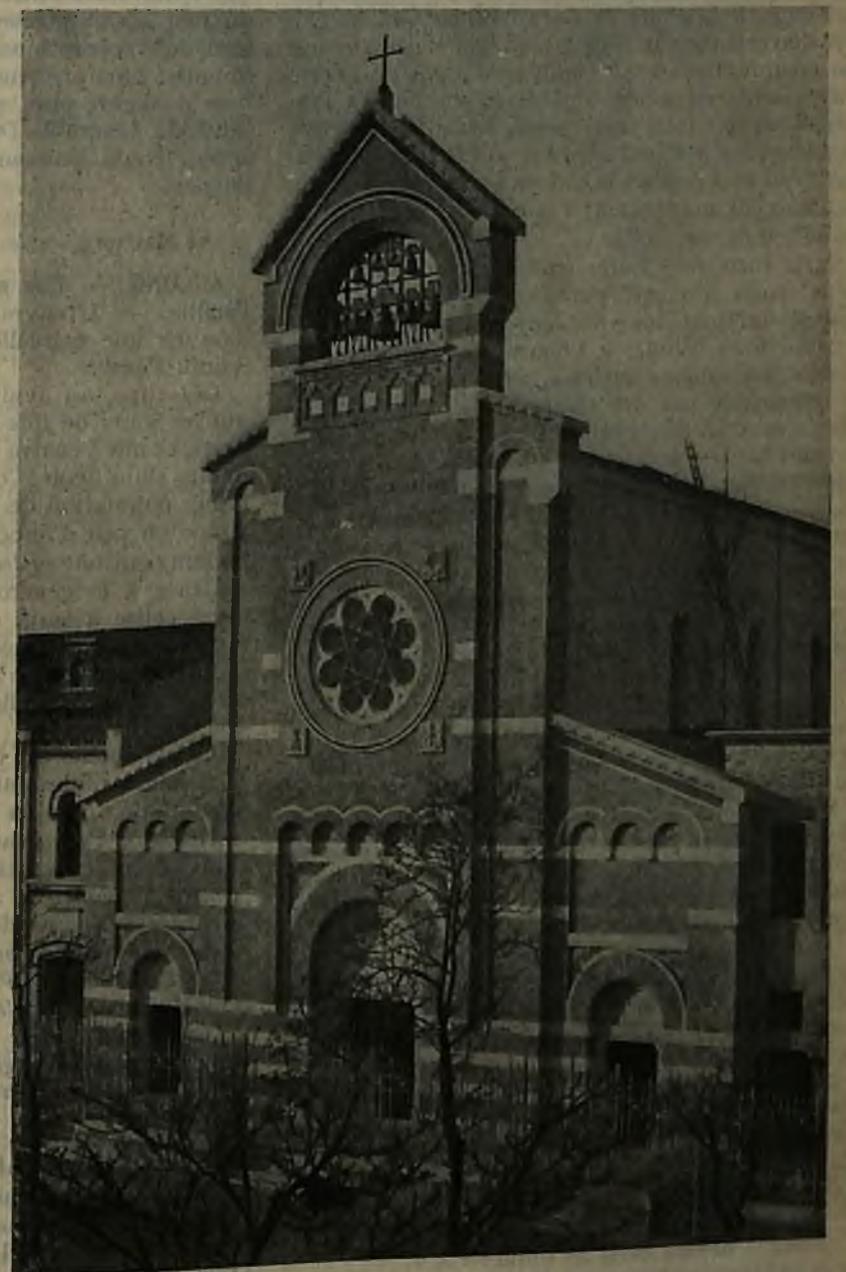
L'orateur termine en faisant appel aux anciens membres pour qu'ils envoient leurs enfants à St-Joseph et aux « Jeunes Ouvriers ».

Il forme des vœux pour que, en 1964, la génération qui monte, digne de celles qui l'ont précédée, puisse célébrer le centenaire des deux œuvres restées foncièrement chrétiennes. (Ovation).

« La manque d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de ce compte-rendu, dont la lecture édifie et encourage.

YPRES. — La Conférence Salésienne. — Elle s'est tenue le 19 courant dans la chapelle des Dames de Rousbrugge.

C'est M. l'abbé Arnaud le distingué professeur du noviciat d'Hechtel, à la parole chaude et persuasive, qui vint nous parler de Don Bosco, et



ANCONE — La nouvelle église de la Ste Famille.

nous présenter le saint fondateur d'ordre religieux, dans un cadre de faits inédits et extrêmement intéressants, qui devaient nécessairement nous rendre plus sympathiques encore un institut et une œuvre marqués du sceau de la divine Providence. N'eût-elle point ce caractère divin, on l'aimerait déjà, cette œuvre si bien appropriée aux besoins de l'époque, cette œuvre que réclame

impérieusement l'intérêt social — le nôtre — et qui, d'autre part, sollicite irrésistiblement nos cœurs parce qu'elle nous attache à ce qu'il y a de plus intéressant parmi les misères qui nous entourent : les petits les plus déshérités, les orphelins les plus abandonnés.

Mais précisément parce qu'elle est sympathique aux amis de la gloire de Dieu, l'on conçoit qu'elle soit souverainement antipathique à l'éternel jaloux qui compte, haineux, les milliers d'âmes que cette œuvre soustrait à son ténébreux empire. Et l'on s'explique dès lors, sans peine, les difficultés, les obstacles, les persécutions, même les plus inattendues, qui marquèrent la naissance de cette œuvre, comme elles marquèrent l'œuvre du Christ et la fondation de son Église.

Cette lutte de l'Enfer contre Don Bosco, véritable corps à corps parfois, entre le Saint et l'esprit infernal incarné, engagée sans doute à l'ombre de la cellule, à l'heure des supplications et des holocaustes intimes, mais rendue visible et irrécusable par des traces et des preuves évidentes, ce duel mémorable et béni fournit au R. P. Arnaud la majeure partie de sa conférence si intéressante, sur l'entreprise du saint Fondateur de la Société salésienne. L'histoire documentée de la genèse de l'œuvre de Don Bosco n'a été publiée qu'en partie. Pour la plupart des auditeurs c'était donc de l'inédit doublement intéressant.

Mais ce qui donnait un attrait suprême à cette conférence, ce qui charmait par-dessus tout les auditeurs, tous dévots de Marie — et quel bon chrétien ne l'est pas? — c'est le souci constant du Père Arnaud de montrer à côté de Don Bosco, et combattant pour lui, Celle qui écrasa la tête du serpent infernal, Marie Auxiliatrice.

Se pouvait-il que Don Bosco, ce grand dévot de Marie n'obtint pas le tout puissant concours de Celle dont le Fils aimait tant les enfants, de Celle qui collabora avec Lui, dans le plus douloureux martyre, à l'œuvre de rachat et de salut des âmes?

Par dessus la gloire du saint prêtre que le Père Arnaud aimait à célébrer, ce fut surtout la gloire de la Reine du Ciel que nous eûmes le plaisir d'entendre glorifier par les faits, en ce mois qu'il lui est consacré.

Si reconnaissants que nous soyons au pieux salésien, nous ne saurions en oublier la schola du beau pensionnat qui, elle aussi, mit toute son âme et tout son talent à chanter les louanges de Jésus d'abord, puis de l'

« auguste et sainte Reine.

Dont la beauté ravit les immortels. »

N'oublions pas non plus de féliciter ceux et celles qui, malgré le dérangement que leur occasionna la remise de la conférence, annoncée trop tard, n'en furent pas moins fidèles au rendez-vous définitif. Certes, ils en furent récompensés, car c'est bien le cas de dire que les absents ont eu tort.

Nous tenons compte, sans doute, des absences justifiées. Quant à ceux qui, sans excuse valable, ont manqué au rendez-vous, privant ainsi les protégés de Don Bosco de l'obole qu'ils attendaient, rappelons-leur qu'il n'est jamais trop tard pour

bien faire et que leur coopération à la belle œuvre du Père des Orphelins peut se faire encore par l'envoi de leur offrande, soit à Mme Marie des Anges, au Pensionnat de Rousbrugge ou à M. l'abbé Piplaert, 31, rue St. Laurent, Liège.

Inutile de rappeler aux coopérateurs fortunés que leurs dons constitueront en réalité pour eux un avantageux placement de capital, assurés qu'ils sont de le voir se muer en bénédictions célestes infiniment plus précieuses, grâce aux prières de milliers de cœurs purs, grâce à l'intercession si puissante du vénérable Don Bosco, et par dessus tout, à leur toute puissante Protectrice, Marie Auxiliatrice.

(Journal d'Ypres).

24 Mai 1914.

ANCONA. — Une nouvelle église dédiée à la Ste Famille. — L'œuvre Salésienne d'Ancone vient d'ouvrir une nouvelle église sous le vocable de la Sainte Famille.

Dès 1910, on avait déjà ouvert, un Patronage qui les jours de fête accueille des centaines d'enfants, et une Pension de famille pour les jeunes étudiants de l'École Commerciale. Mais les besoins d'une population de près de 20.000 âmes, qui est venue en peu d'années s'établir dans ce quartier, reclamaient une église nouvelle.

Grâce à la générosité des habitants d'Ancone, cette église a surgi dans la majestueuse sévérité de style des basiliques romaines.

L'inauguration en a été faite les 19, 20, 21, et 22 Mars, par Mgr l'archevêque, au milieu d'un grand concours de peuple.

Le Dimanche 22, une centaine de petits garçons et de petites filles ont reçu tout joyeux la première Communion dans la nouvelle église.

Le Saint-Père avait eu la bonté de faire présent d'un magnifique ostensor, d'un calice et d'un ciboire en argent. Et à l'hommage de filial dévouement qui lui était adressé le jour de l'inauguration, il faisait répondre par S. E. le Cardinal Secrétaire d'Etat. *Le Saint Père agréa bien volontiers les souhaits de ses fils dévoués et reconnaissants les Salésiens et les fidèles de l'Œuvre St-Louis, et pour l'inauguration de l'église de la Ste Famille, il accorda volontiers à tous la Bénédiction Apostolique par eux demandée.*

BRÉSIL — CUYABA (Matto Grosso). — Au Collège Salésien de San Gonçalo. — Le 21 Février, S. Ex. M. le Dr. Joachim Auguste de Costa Marques, Président de l'Etat du Matto Grosso, faisait une nouvelle visite officielle au Collège Salésien accompagné de plusieurs autres membres du Gouvernement.

A leur entrée dans le vestibule, les jeunes gymnastes du Club Pie X, revêtus de leur joli costume blanc et bleu, les accueillèrent aux accords de la musique instrumentale.

Ensuite le Directeur offre la bienvenue à M. le Président et à sa suite, leur expose la situation actuelle du Collège et les prie d'agréer la petite séance musico-littéraire qu'on a préparée en leur honneur.

Au terme de cette visite dont tous ont remporté une excellente impression, S. Ex. est de nouveau acclamé avec un plus grand enthousiasme par les élèves rangés sous les vastes portiques de l'établissement.

Après avoir été salué à la militaire par les jeunes gymnastes, S. Ex. et sa suite quittait le Collège, non sans avoir voulu manifester sa haute satisfaction par les paroles suivantes, écrites sur l'album des visiteurs:

La visite d'aujourd'hui est la troisième que je fais officiellement à ce collège, fondé et dirigé par les Salésiens, ces Missionnaires qui depuis longtemps rendent à notre Etat de si utiles services dans l'éducation et l'instruction de la jeunesse. Aujourd'hui, comme les deux autres fois, c'est avec les plus grandes marques d'estime et de considération que je me suis vu accueilli par le savant et distingué Directeur, le R. Père François d'Aquin Correa (1) et ses dignes collaborateurs, infatigables ouvriers de civilisation chrétienne.

L'impression que j'emporte aujourd'hui me confirme dans les idées que j'ai déjà exprimées antérieurement sur l'avenir de cette maison; chaque jour nous la voyons se développer extérieurement, en même temps qu'elle perfectionne sans cesse ses méthodes d'enseignement. Aussi le public a-t-il en elle une confiance de plus en plus grande, basée sur les résultats obtenus.

Je dois aussi noter ici que ces illustres citoyens qui m'ont accompagné, ont été, tout comme moi-même, absolument charmés de l'aisance et du goût artistique, dont les élèves de ce Collège ont fait preuve dans leurs évolutions gymnastiques et dans l'exécution musicale.

21 Février 1914

JOACHIM AUGUSTE de C. MARQUES,
Président de l'Etat.

BRÉSIL (S. Paul). — Un ancien élève des Salésiens élevé à l'épiscopat. — Nous avons mentionné récemment la nomination épiscopales de Mgr François d'Aquin Correa, comme coadjuteur de l'évêque de Cuyaba.

Un autre élève de nos maisons du Brésil vient d'être revêtu de la même dignité: c'est M. le Chanoine Joachim Domingues de Oliveira, chanoine de l'église métropolitaine de S. Paul et ancien élève du Collège Salésien de cette ville. Il a été élu évêque de Florianopolis dans l'état de Ste Catherine.

C'est le troisième des élèves de nos Instituts d'Amérique élevé à cet honneur. Le premier a été Mgr François Alberti, évêque titulaire de Shunie et auxiliaire de La Plata: qui avait fait ses études classiques dans le Collège Pie IX d'Almagro à Buenos Ayres.

Au nouvel élu, nos meilleurs vœux d'un long et heureux apostolat.

(1) Nos lecteurs, en considérant la date déjà ancienne de cette visite, comprendront aisément qu'il ne soit fait ici aucune allusion à la double élévation à l'épiscopat de Mgr Malan, l'inspecteur des œuvres Salésiennes au Matto Grosso et de Mgr d'Aquin Correa, le directeur du Collège de S. Gonçalo.

MOSQUERA (Colombie). — Ce séminaire de vocations ecclésiastiques établi au centre de la fertile plaine de Bogota, était récemment le théâtre d'une joyeuse solennité. Cinq jeunes gens y recevaient l'habit ecclésiastique des mains de l'inspecteur, D. Aime.

Puisse leur exemple être imité de beaucoup d'autres; en Colombie, comme en bien d'autres régions la moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux.

La Maison de Mosquera comprend actuellement trois cours de l'œuvre des vocations tardives, des élèves de philosophie divisés en deux cours, et un Noviciat avec huit novices.

Après la Commémoration du Serviteur de Dieu Dominique Savio.

A l'occasion de la Commémoration tenue à l'Oratoire de S. François de Sales, d'éminents personnages ecclésiastiques et séculiers ont envoyé leur adhésion enthousiaste.

Voici en quels termes s'exprimait Mgr Salotti, avocat auprès de la Congrégation des Rites.

Rome, 14 Avril 1914.

Au noble langage de Mgr Radini Tedeschi, mon maître à mes débuts dans l'action catholique, je tiens à associer mon humble et modeste salut d'admirateur fervent et convaincu de Dominique Savio. C'est moi qui ai eu l'honneur et la joie d'exposer, devant la Sacrée Congrégation des Rites, la vie exemplaire de cet enfant, modèle incomparable pour nos jeunes étudiants du XXe siècle. Quel bonheur pour moi d'avoir ainsi travaillé à hâter le jour où aux applaudissements enthousiastes de la jeunesse, et aux vœux unanimes de l'Episcopat le disciple de Don Bosco va, à la suite d'un décret du Saint Siège recevoir sur les autels du monde catholique le culte universel; ce culte fait de prière et de vénération que tout chrétien épris de la sainteté aimable lui a déjà voué dans l'intime de son âme.

MONS. CHARLES SALOTTI.

N.B. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'une nouvelle édition de la **Vie de Dominique Savio**, en français, est en vente à la Librairie du Patronage St Pierre, Place d'Armes, 40, Nice. — L'ex. 60 cmes.; franco 70 cmes. Cette nouvelle édition est augmentée du décret d'Introduction de la Cause. Elle est tirée sur beau papier; elle contient aussi le portrait du jeune Savio, hors texte.

BIBLIOGRAPHIE.

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

ÉTUDES — 5 juin 1914: Ste Thérèse dans ses œuvres, *Armand de Vassal* — Au jardin des poètes, *Louis de Mondadori* — La Confession des reliques: récents décrets du Saint Siège, *Lucien Choupin*. — Pour rebâtir la cité: première Partie, les ruines, *Albert Bessières* — Bulletin des Missions:

Madagascar, *Pierre de la Devèze*. — Chronique du mouvement religieux: les élections de 1914, l'enseignement des évêques et le devoir électoral, *Yves de la Brière*. — Revue des livres. — Ephémérides du mois de Mai 1914.

ÉTUDES — 20 juin 1914: Le droit de grève et le droit naturel, *Henri du Passage* — Ste Thérèse dans ses œuvres, *Armand de Vassal* — Un traitement de la neurasthénie d'après une méthode nouvelle, *Lucien Bouchon* — Pour rebâtir la cité (suite) *Albert Bessières* — Bulletin d'histoire religieuse chez les Protestants, *Paul Dudon* — Chronique des lettres: pour les églises de France, MM. Rodin et Barrès, *Louis de Mondadori* — Revue des livres — Table des matières du tome 139.

Paroles d'encouragement, extraites des *Lettres de saint François de Sales*, par F. Million, missionnaire de Saint-François-de-Sales, 1 vol. in 32. Prix: 1 franc. Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VIe.

Les œuvres de saint François de Sales, pour nous servir d'une image qu'il affectionnait, ressemblent à un parterre émaillé de fleurs diverses, mais toutes belles et odorantes. De diligentes abeilles se plaisent à y butiner et y recueillent un miel délicieux, mais varié de goût et de parfum.

Ainsi en a fait le R. P. Million, en vrai fils du grand Docteur. Dans un temps où les âmes sont si faibles, disons le mot, si lâches, aussi bien dans la conduite de leur vie que dans le service de Dieu; où un brin de bois sec fait trébucher et un grain de sable est un obstacle, il a choisi dans les lettres du saint les passages les plus propres à consoler dans les épreuves et à relever les courages chancelants.

Dans sa correspondance, plus encore que dans ses livres, le cœur de saint François de Sales s'épanche plus librement, les paroles de réconfort en sortent abondantes et pleines de douceur.

Qui n'a pas ses heures de lassitude et d'affaïssissement? Quelques lignes de l'Évêque de Genève lui seront comme un cordial pour le remonter, un baume sur des plaies parfois bien cuisantes.

La Prédication populaire d'après les Pères, les Docteurs et les Saints, par l'abbé J. Pailler, 1 vol. in 12, 2e édition, de 488 pages, prix 3 fr 50. Même librairie.

L'abbé J. Pailler a réuni cinquante-trois instructions sur les dimanches et fêtes de l'année, qui sont l'œuvre des plus grands génies. Les auteurs de ces discours sont saint Alphonse de Liguori, saint Grégoire le Grand, saint Léon, pape, saint Charles Borromée, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostome, saint François de Sales, le R. P. de Grenade. Heureuse et louable idée d'avoir mis à la portée de tous les pensées et les chefs-d'œuvres de tels hommes sur les sujets qui remplissent le cycle liturgique? Car ce ne sont pas seulement les prédicateurs de profession et les prêtres qui voudront puiser à cette mine, mais toutes les personnes désireuses de connaître les enseignements de l'Église et les résolutions pratiques qui ressortent des offices des dimanches.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

France.

CLERMONT-FERRAND: S. G. Mgr. Malleret, de la Congrégation du St Esprit, évêque de la Martinique, *Servant*.

ANGERS: Rde Sœur Marie Hélène Pauvert, religieuse de chœur de la Visitation. — Rde Sœur Marie Jacqueline Vinson, religieuse Converse de la Visitation. *Angers*.

AGEN: M. Philippe Gauja, *Villeneuve sur Lot*.

ANGERS: Mme Gaignaud, *Angers*.

FRÉJUS: Mlle Alice Brémond, *Hyères*.

— M. Eugène Loyer, *Toulon*.

MARSEILLE: M. Noël Chalve, *La Ciotat*.

— Mme Vve Lambarieu, *La Ciotat*.

— M. Victor Auzet, *La Ciotat*.

— Mme Vve Benet, *La Ciotat*.

NICE: M. Gaillard de S. Germain, général de réserve, *Théoule*.

PARIS: Mme la Bnne Mourre, *Paris*.

ST-CLAUDE: Mme Goujon Vergnet, *Longchaumois*.

TOURS: Mme de Fontalambert, *Tours*.

VERSAILLES: M. Alexandre Fenaux de Moismont, *Versailles*.

Autres pays.

ALSACE-LORRAINE: Mlle de Vartain, *Strasbourg*. — M. l'abbé Ferey, curé à *Villé*. — Rde Sœur Claudina, *Ribeauvillé*.

ASIE MINEURE: M. John Vido, *Smyrne*.

BELGIQUE: Rde Sœur Angélique Marie Vogeter, Converse jubilaire, *Berlaymont*.

— Mme Leroy Bady, *Binche*

— Mlle Lecomte, *Gand*.

— Mme Wolters de la Bethulle de Ryhove, *Gand*.

— M. le Chanoine Deric, *Tournai*.

— M. Ch. Havet, *Tournai*.

— Rde Sœur Marie du S. Sacrement, religieuse Ursuline, *Walcourt*.

CANADA: M. l'abbé Fidèle Morisset, curé à *St Anselme*.

— Mme Romain Cauchon, *Québec*.

ITALIE: Rde Sœur Marie Benoit Lagarde, religieuse Chartreuse, *Motta-Grossa*.

— Mme Henriette Nouchy, *Aoste*.

— M. et Mme G. Barone, *Verrès*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique. Gérant: JOSEPH GAMBINO Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse Turin - Cours Regina Margherita, N. 176

Marie Auxiliatrice, Héliotypie (reproduction du grand tableau), sur carton, cm. 37/27 0 fr. 25
Frais d'emballage et d'expédition 0 fr. 20
Marie Auxiliatrice, petite Oléographie, (l'image seule) 26/21 0 fr. 25
Frais d'emballage et d'expédition 0 fr. 20

Nous nous faisons en outre un devoir de communiquer à Mrs les Coopérateurs Salésiens et aux dévots de Marie Auxiliatrice que, ayant pris à notre compte le magasin des fournitures salésiennes, nous possédons un riche assortiment très varié de chapelets, images, médailles, oléographies, tableaux, statues de toute qualité et de toutes dimensions que nous pouvons fournir à des prix très modérés.



Pour tous renseignements concernant les annonces s'adresser à M. EUGÈNE POZZI Via Cernaia, 26 TURIN (Italie)

Faites la cure du PYTHON qui est utile à tous surtout dans l'Épilepsie, l'Apoplexie, qui est indispensable aux personnes anémiques, nerveuses, tristes ou pâles. C'est une providence pour les vieillards qui grâce à cette cure prolongent leur vie et évitent les infirmités de la vieillesse. Nous enseignons GRATUITEMENT une méthode facile pour et pour guérir en 20 jours Anémie, Constipation, Rachitisme, mauvaise couleur de la peau, Épilepsie, Apoplexie, maladies nerveuses, Névralgie, lepsie, Asthme, Essoufflement, troubles cardiaques et affections du foie, faiblesse de cerveau ou de la moelle épinière, Goutte, Arthrite, Diabète, faiblesse de vue et d'ouïe, vieillesse précoce, maux de digestion, maladies de la peau, Phthisie, Néphrite, Pastilles, Plaies, Eczéma, maladies de l'estomac et des intestins, Cancer. Que ceux qui ont fait des cures électriques par injection, en pilules ou autrement envoient: ALLA BUONA SUORA (A la bonne Sœur) Via Monte Napoleone 22, Milan (Italie). * Brevetées - Trois diplômes. * Joindre timbre pour la réponse. Le PYTHON se trouve dans toutes les Pharmacies.

AVIS

Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le „*Bulletin Salésien*“ changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avertir. Le „*Bulletin*“ nous est retourné sans que nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en envoyant à la Direction du „*Bulletin Salésien*“ 32, Via Cottolengo, Turin ou à l'„*Echo de Fourvière*“ N. 21, Place Bellecour, Lyon, la bande d'un „*Bulletin*“ sur laquelle elles indiqueront leur nouvelle adresse. De la sorte elles n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur „*Bulletin*“ mensuel.

Observation importante.

Nous recevons chaque jour et d'un peu tous les côtés, pour demandes d'envoi du *Bulletin*, indication de changements d'adresse, transmission de relations de grâces et faveurs, les noms de nouveaux Coopérateurs à inscrire, etc. etc., des lettres et cartes postales dont l'affranchissement n'est pas suffisant et qui, par ce fait même, nous obligent, lorsque nous les recevons, à payer une forte surtaxe. Nous nous permettons donc de faire remarquer à tous nos chers Coopérateurs, habitant hors de l'Italie, et spécialement à ceux du Canada et de l'Amérique entière que l'expédition d'une lettre à destination de Turin exige un affranchissement de **0,25 centimes** en un ou plusieurs timbres, et celle d'une carte postale un affranchissement de **0,10 centimes**.

